210 22 OCTOBRE 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LES PÉRIPÉTIES DE LA CRISE MINISTÉRIELLE

M. Jules Moch, qui avait réussi à obtenir l'investiture de l'Assemblée nationale à une voix de majorité, s'est heurté à des obstacles tels qu'il a été dans l'obligation de renoncer à constituer un gouvernement. On le voit ci-dessus quittant l'Élysée où il était venu rendre compte au président de la République des difficultés qu'il rencontrait dans ses négociations avec les groupes politiques de la majorité. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

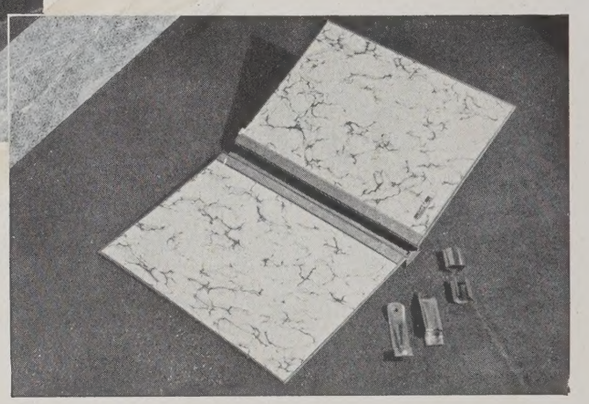
2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465** fr.
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475** fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures. la paire . . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour " France-Illustration littéraire et théâtrale "
N° 7 : une année . . . . . **385** fr.
Clefs de montage . . . . . **50** fr.
FRAIS D'ENVOI . . . . . **110** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER



POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

IL VOUS FAUT UNE

RELIURE MOBILE ACLÉ

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LES ORIGINES

— Ce centaure est un coureur sans pareil !... Pour montrer qu'il n'est pas essoufflé il arrive toujours les doigts dans le nez !

UN « DUR » !

— Mais c'est du vieux « cancan » que vous m'avez servi !

— Oh ! non, monsieur, du rosbif.

— Dites plutôt du rosse-bif !

IRONIE DES MOTS

— Et dire que ça s'appelle un « solitaire » !...

SAGESSE

— Que pensez-vous de cet article, grand-père ?

— Hum !... Les Droits de l'homme, c'est bien, mais on ne parle jamais de ses devoirs !

LA PAILLE ET LA POUTRE

— La « Société protectrice des paysages » a pris des mesures énergiques !

— Oui, grâce à elle on peut admirer ce merveilleux « panneaurama » !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 210 22 OCTOBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

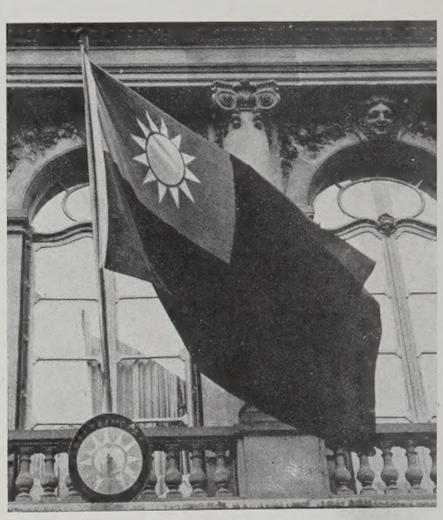
COLETTE PRÉSIDERA L'ACADÉMIE GONCOURT

Inaugurant la saison littéraire, les membres de l'Académie Goncourt, lors de leur premier déjeuner, ont offert la présidence à la grande romancière Colette, en remplacement de Lucien Descaves, leur doyen récemment disparu. Assis (de gauche à droite) : Roland Dorgelès, Colette et Francis Carco. Debout : Alexandre Arnoux, Armand Salacrou, Philippe Hériat, André Billy et Gérard Bauer. Phot. Intercontinentale.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

AU CANADA, M. Robert Schuman, durant son voyage à travers les villes canadiennes, a rendu visite à M. Mackenzie King dans sa résidence de Laurier House, où l'ex-Premier s'est retiré, sa carrière terminée.

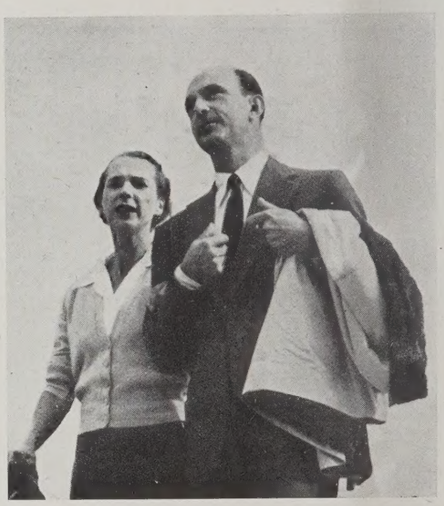
A BERLIN, plus de 25.000 habitants du secteur occidental ont participé à une manifestation pour protester contre la proclamation par les communistes d'une république « démocratique » dans la zone de l'est.



A PARIS, où une partie du personnel de l'ambassade et du consulat de Chine s'est rallié à la République démocratique populaire de Mao Tse Tung, le drapeau communiste chinois flotte sur la façade.

A SIEM REAP, au Cambodge, le chef rebelle Dap Chhuon est venu le 1er octobre faire acte de soumission devant S. M. le roi Norodom Sihanouk, qui lui a remis un fanion aux couleurs cambodgiennes.

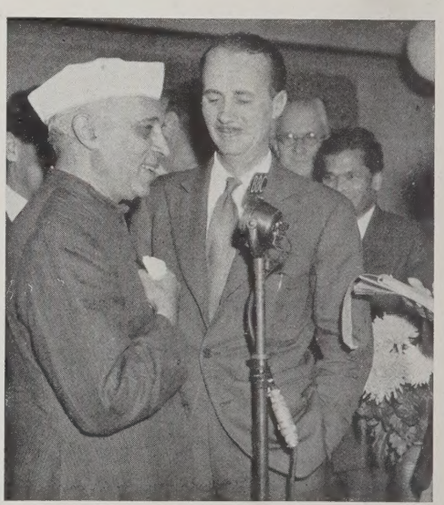
A ROME, un détachement de cadets de la marine argentine qui effectuent actuellement une croisière sur les côtes européennes à bord du navire *La Argentina* a déposé des fleurs sur la tombe du Soldat inconnu.



A MERLINGE, en Suisse, l'ex-souverain d'Italie Umberto séjourne actuellement en compagnie de sa mère, l'ex-reine Hélène, et de sa femme, la princesse Marie-José, dont il a vécu un certain temps éloigné.

A MONTORFANO, en Italie, S. M. le roi Léopold de Belgique, venant de sa résidence suisse, s'est rendu avec la princesse Liliane de Réthy, son épouse, au tournoi organisé au golf de la Villa d'Este.

A RABAT, durant les cérémonies traditionnelles de l'Aïd el Kébir, la grande fête musulmane, S. M. le sultan du Maroc s'entretient avec le général Juin, résident général, au cours d'une audience solennelle.



A LONDRES, le pandit Nehru, premier ministre de l'Inde, a eu des entretiens avec plusieurs ministres britanniques avant de se rendre à Washington, où il va discuter d'une aide économique de l'Amérique.

GUERRE ATOMIQUE

par CAMILLE ROUGERON

L'ANNONCE par le président Truman des premières explosions atomiques en U. R. S. S. ne facilite guère l'accord entre les détenteurs anciens et nouveaux de la bombe. Propositions, contre-propositions, votes et veto se succèdent à nouveau au Conseil de sécurité sur la question, débattue en vain depuis près de quatre ans, des armements atomiques.

De toutes, l'opinion publique américaine est celle que touche le plus la situation nouvelle. Jusqu'ici les Etats-Unis étaient à l'abri non seulement de la bombe atomique mais des bombardiers porteurs d'engins ordinaires dont la plus puissante aviation de chasse au monde et le réseau de bases le mieux disposé garantissaient l'interception. Ni chasseurs-fusées ni bases insulaires lointaines n'arrêteront dorénavant le sous-marin, le simple cargo, ou l'ex-bootlegger en chômage qui introduisait si bien les boissons alcooliques en dépit des vedettes de la douane et qui appliquera désormais ses talents à la mise en place du plutonium au fond d'une rade ou au sommet de quelque gratte-ciel. Si l'on en croit le sénateur Mac Mahon, président de la commission de l'énergie atomique du Congrès, l'explosion synchronisée de ces bombes coûterait à l'Amérique 35 millions d'êtres humains. C'est une éventualité qu'on accepte difficilement chez un peuple habitué aux campagnes lointaines, mais qui n'avait pas eu à supporter jusqu'ici sur son sol les destructions d'une guerre étrangère.

Faut-il donc en conclure que l'humanité se trouve engagée dans une impasse où la seule chance de salut d'un des groupements de nations qui s'en disputent le contrôle se trouvera dans la destruction atomique inopinée, la plus rapide et la plus complète de l'autre ? Peut-être n'est-il pas inutile d'apporter dans un débat qui promet d'être long quelques vues plus optimistes.

DE LA GUERRE CHIMIQUE A PEARL HARBOR

Si l'histoire militaire ne nous donne pas l'équivalent d'une nouveauté semblable à la bombe atomique, elle n'est pas inutile à consulter pour qui veut juger des chances de ces brillantes entrées en campagne qu'on n'a pas le moyen de soutenir par la suite.

A un zéro près, le nombre des victimes au premier jour de la guerre chimique, par aspersion de phosgène et d'ypérite, était voisin de celui qu'on attribue aujourd'hui à l'opération initiale d'une guerre atomique. Si l'on en juge par la capacité d'arrêt de la D. C. A. et de la chasse contre les avions français et britanniques qui répandaient en septembre 1939 les tracts de propagande sur les villes allemandes, les bombardiers de Hitler n'auraient pas rencontré de grandes difficultés pour arroser de toxiques les capitales d'Europe occidentale. Ils s'en sont pourtant abstenus.

A la même époque les militaires n'étaient guère plus rassurés que les civils sur les événements qui les attendaient aux premiers jours des hostilités. N'allaient-ils pas se trouver aux prises avec une offensive brusquée pendant que leurs plans de mobilisation et de concentration seraient bouleversés par l'attaque des transports ? Rien de semblable n'est cependant survenu, du moins à l'Ouest, où Hitler a préféré renoncer à l'initiative d'une guerre aérienne sur le déroulement de laquelle la position géographique de l'Allemagne lui interdisait toute illusion.

Les dirigeants japonais ont montré plus d'audace, et Pearl Harbor a porté à la marine américaine le même coup que la « Blitzkrieg » atomique porterait à la population urbaine des Etats-Unis. Ils ont exploité ce premier succès avec une activité et un bonheur rares. Cependant, six mois plus tard, ils apercevaient aux Salomon la vanité de leur entreprise.

C'est que le début d'une guerre, si brillant soit-il, importe beaucoup moins que la fin. Les dirigeants soviétiques y regarderont à deux fois avant d'envoyer à la mort par leurs engins atomiques 35 millions de civils américains s'ils sont certains d'en perdre trois fois plus au cours de la guerre radioactive ou biologique qui mènera les survivants à Moscou, comme la guerre aérienne a conduit à Tokio les rescapés de Pearl Harbor.

INOCUITÉ DE LA PSYCHOSE ATOMIQUE

Les dirigeants occidentaux ayant heureusement résisté à l'entraînement vers la guerre préventive qu'on leur suggérait parfois pour exploiter leur supériorité provisoire, l'humanité peut se féliciter de la part que la bombe atomique a prise à son bonheur relatif au cours de ces quatre années.

Les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki ont-elles vraiment raccourci de dix-huit mois la guerre en Extrême-Orient, en évitant à la fois à l'armée américaine le million de morts que M. Stimson attendait du débarquement préparé pour novembre 1945, et à la population japonaise les pertes infiniment supérieures que lui aurait infligées la poursuite des bombardements ordinaires ? Dans son analyse des raisons invoquées pour l'utilisation des bombes le professeur Blackett démontre fort bien qu'elle fut avant tout une décision politique pour devancer de deux jours le début des opérations soviétiques en Extrême-Orient fixé trois mois après la victoire en Europe par la conférence de Yalta. La manœuvre a réussi ; elle vaut aux Etats-Unis d'être libérés, au Japon, d'une présence soviétique qu'ils doivent supporter en Allemagne.

Est-ce de même au monopole américain de la bombe atomique qu'il faut attribuer la sécurité dont a joui jusqu'ici l'Europe occidentale ? Les dirigeants soviétiques partisans de la temporisation y ont trouvé du moins un argument de poids à opposer à leurs collègues plus audacieux.

Le monde n'a donc guère retiré que des bénéfices de la « psychose atomique » ; elle a eu le mérite essentiel de maintenir la paix dans des conditions qui ne sont pas si défavorables pour l'Occident jusqu'à l'époque où le jeu naturel des difficultés rencontrées par tout conquérant l'avertit du risque de ses entreprises, et les premiers résultats obtenus cet été dans la fabrication des bombes ne semblent pas avoir encouragé beaucoup Staline à activer ses entreprises en Europe.

VIVRE AVEC LA BOMBE

Est-il beaucoup plus difficile de vivre avec la menace de la bombe que naguère avec celle des gaz, ou demain avec celle de la guerre biologique ou radioactive, lorsqu'on aura consenti à prêter à celle-ci un peu de l'attention qu'on prodigue à celle-là ?

La bombe atomique condamne la grande ville. Mais la bombe explosive et la bombe incendiaire, à en juger d'après le nombre des victimes qu'elles ont faites à Hambourg, à Dresde ou à Tokio, la condamnaient déjà, et l'obligation pour le civil de se disperser dans les campagnes ne sera pas une nouveauté de la prochaine guerre.

C'est dans les opérations qui suivront, et qui prendront beaucoup plus la forme d'une guerre radioactive ou biologique que celle d'un échange de bombes atomiques, que l'infériorité de la position soviétique apparaît le plus.

Ces opérations ont de nombreux traits communs. Pour empêcher l'homme de tirer sa subsistance de la surface de la terre, les 250 grammes de la toxine connue de tous les biologistes qu'un d'entre eux affirmait récemment devoir suffire à la destruction de l'humanité ne donneront l'effet attendu que dans des circonstances bien difficiles à réunir, si l'on veut que chacun absorbe sans gaspillage la dose qui lui est réservée. La production journalière de toxines par tous nos ennemis invisibles en puissance est certainement très supérieure ; la difficulté est de les faire parvenir à destination.

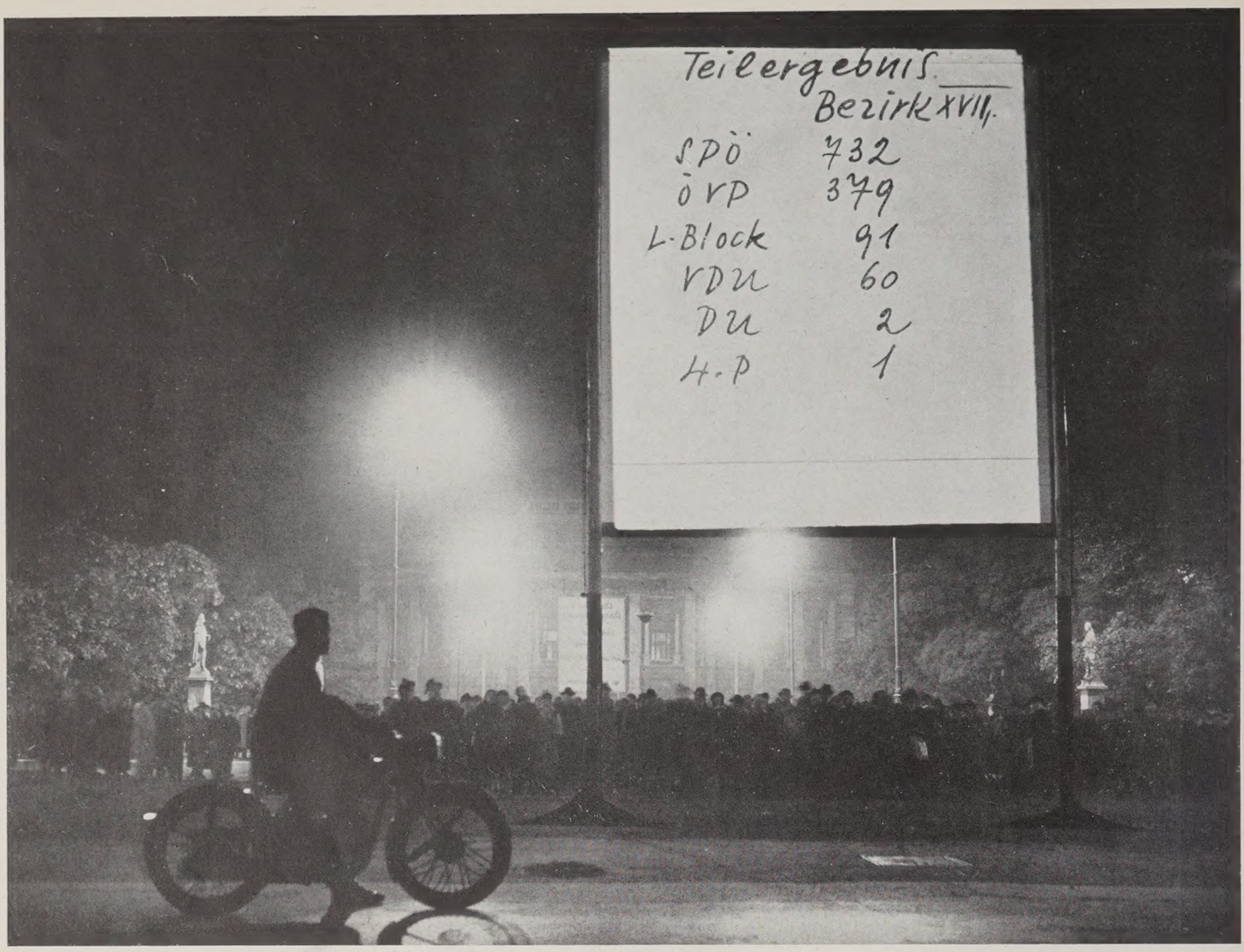
De tous les représentants du règne animal et du règne végétal susceptibles d'être détruits par les poisons radioactifs ou biologiques, l'homme est le plus apte à s'en préserver. Enfermé avec sa nourriture dans un abri profond où l'air lui parviendra après passage dans des caisses filtrantes et bactéricides, il survivra longtemps aux destructions qui mettraient fin, en surface, à toute vie animale et végétale, et qui demanderont vraisemblablement la dispersion de tonnages élevés de produits. Le vainqueur sera celui qui réussira à s'entretenir le plus longtemps dans cette résidence coûteuse pendant que ses avions aspergeront avec le maximum de rendement le territoire de l'adversaire.

Pour ces expéditions les Etats-Unis disposent autour de l'Eurasie d'une ceinture de bases continentales ou insulaires qui manquent totalement à l'U. R. S. S. pour des entreprises symétriques. Non seulement la charge utile des avions américains qui conduiraient ce genre d'opérations l'emporterait grâce à la proximité des objectifs, mais la vitesse des appareils à réaction auxquels on pourrait demander ces missions à courte distance les mettrait à l'abri d'une interception quasi certaine pour les avions soviétiques.

La « puissance de mer » bénéficie d'un autre avantage essentiel sur la puissance continentale, réduite presque exclusivement aux transports terrestres pendant que la première pourra faire appel aux transports maritimes, beaucoup moins sensibles à l'immobilisation par les attaques radioactives ou biologiques. L'évacuation des populations hors des zones touchées, le maintien dans une grande proportion de leur activité agricole ou industrielle sont des possibilités ouvertes à l'une et interdites à l'autre.

A la limite extrême des destructions radioactives ou biologiques où toute la surface est inhabitable ou inexploitable, soit que chacun des adversaires ait fait le gros effort qu'elles réclameront vraisemblablement pendant longtemps, soit qu'elles ne demandent plus que des tonnages infimes de produits d'activité accrue, l'homme ne subsistera que dans la mesure où il aura pu stocker avec lui en abri souterrain les matériaux stratégiques et les réserves alimentaires. Ce stockage est un luxe que seuls peuvent se permettre les pays dont le système économique permet de dégager un large excédent de revenus ; il est interdit à ceux où la chasse au « koulak » et aux vivres cachés a été élevée pendant des dizaines d'années à la hauteur d'une institution nationale.

Il sera temps pour les peuples occidentaux de se laisser envahir par le pessimisme lorsque, appuyé sur son stock de bombes atomiques, Staline aura réussi à faire rentrer Tito dans son obédience. Tant qu'il n'aura pas donné cette preuve de sa puissance nouvelle nous n'avons aucune raison de nous abandonner au désespoir.



La foule attendant la proclamation des premiers résultats des élections qui a eu lieu la nuit sur une des places principales de Vienne.

VIENNE, PLAQUE TOURNANTE

Le sort de l'Autriche se joue en dehors de sa propre volonté

par notre envoyé spécial René Branellec

L'Autriche aux Autrichiens. Le grand panneau électoral du Volkspartei dressé à la porte du Foyer français de Vienne accueille encore, face à la Westbanhöf, les voyageurs parmi lesquels se trouvent, noyés dans la foule, les derniers chasseurs de notre contingent d'occupation. Une nasarde.

En prenant le café j'apprends que 250.000 naturalisations ont été accordées au cours des huit derniers mois et que 200.000 Allemands des Sudètes vivent aujourd'hui en Autriche. Solidarité naturelle à l'égard de ces anciens Autrichiens, quelque peu attisée en outre par le Conseil allié, qui, ne sachant trop que faire des 9 millions d'Allemands chassés de Pologne et de Tchécoslovaquie, les case où il peut. Du reste la nationalité est dans cette région de l'Europe une notion fluctuante à laquelle on n'attache pas beaucoup d'importance. L'Autriche aux Autrichiens ? Sans doute. Mais où sont-ils ?

VARIATIONS FAMILIALES

L'après-midi je suis invité dans une famille autrichienne qui jadis résidait à Gorizia, où elle avait la majeure partie de son bien. Après la guerre de 1914-1918 Gorizia étant devenue italienne, la famille le devint également, pour sauver ses intérêts. Cependant la fille de la maison, envoyée à Vienne pour y faire ses études, y rencontre un Autrichien qu'elle épouse, reprenant du même coup sa nationalité d'origine. Divorcée peu avant la deuxième guerre mondiale, elle se remarie en 1939 avec un professeur d'université allemande pendant une permission de cet homme de science dont le Troisième Reich avait fait un guerrier à l'occasion de la campagne de Pologne. Elle acquiert ainsi la nationalité allemande, puis une bonne pension à la mort de son deuxième mari, survenue en 1942, quelque part en Russie. Ce soutien matériel s'évanouit lui-même dès 1944, et il est urgent de redevenir autrichienne. Ce qu'elle est présentement, comme à sa naissance et non sans quelques tribulations.

Ce n'est pas là un cas exceptionnel. Il caractérise fort bien la complexité de l'Autriche, la multiplicité de ses inextricables liens extérieurs et la difficulté de lui donner une conscience nationale. Sa vraie conscience nationale est celle du Reich du Saint-Empire Romain Germanique... Le malheur est que celui-ci n'existe plus, et ce fait explique qu'au milieu d'une agonie obéissante à l'intérieur des frontières fixées à la suite de la première guerre mondiale l'Autriche se réveille soudain pour commettre quelque énorme maladresse. Mais il faut convenir que tout a été admirablement ordonné pour lui faciliter cette fan-

LES ÉLECTIONS

Dans l'attente d'un traité de paix sans cesse retardé, l'Autriche reste toujours placée sous le régime des gouvernements militaires alliés, occidentaux et soviétique. Il en résulte une atmosphère très particulière que notre envoyé spécial, René Branellec, s'est efforcé de dégager dans cet article à travers le prisme de la vie viennoise et à l'heure même où les Autrichiens étaient appelés à renouveler leur représentation parlementaire.

Ces élections générales n'ont d'ailleurs affecté en rien la coalition gouvernementale constituée par les populistes catholiques et les socialistes. Les premiers, cependant, ont perdu de quelques voix la majorité absolue qu'ils détenaient avec 85 sièges sur 165 ; les socialistes, de leur côté, ont laissé quelques mandats dans la bagarre, tandis que les communistes, en dépit d'une propagande spectaculaire et de l'appui non déguisé des autorités soviétiques, ne compteront dans la nouvelle assemblée que cinq représentants. Cette modification de l'échiquier politique est le fait des 16 sièges obtenus par un nouveau parti qui, tout en se proclamant « indépendant », est animé de sentiments pronazis. Et cette résurrection du national-socialisme, facilitée par la rentrée en scène de 480.000 petits nazis récemment « blanchis », n'est pas sans constituer un élément d'inquiétude pour la stabilité politique future de l'Autriche, cette « plaque tournante » de l'Europe centrale.

taisie. Aussi y recourt-elle avec la gentillesse et la bonhomie euphorique communicative que l'on appelle la *Gemütlichkeit* viennoise.

Car la *Gemütlichkeit* est revenue !

« ZEIT LASSEN ! »

Mon taxi, engagé dans une des ruelles de la vieille ville, entre le Hofburg et le canal du Danube, a été stoppé par un embouteillage. Après quelques coups de klaxon inefficaces, et comme l'immobilité se prolonge, je vais à pied reconnaître l'obstacle. Un chariot occupe l'étroite chaussée et l'on décharge tranquillement des tonneaux de vin destinés à la cave d'un *Leuriger* fameux.

« *Zeit lassen !* » (laissez le temps !).

Un petit attroupement commente joyeusement l'opération. Nul ne pense plus au retard. On est *Gemütlich*. On est à Vienne, il fait beau, le vin de l'année est bon et l'on retrouvera ses soucis assez tôt. Que la Vienne de 1946 mourant de froid, de faim, de désespoir me semble loin ! Celle de l'automne 1949 a repris des forces, pansé en grande partie ses plaies et elle retrouve sa bonne humeur dans les guinguettes résonantes des valses de Johann Strauss.

« *Zeit lassen...* » Ne nous affolons pas. Axiome de la vie viennoise. On l'entend répéter sur la rue, dans le train, au restaurant, avec une richesse de variantes qui montrent la valeur attachée à la chose : *Langsam, Baranalo, Nicht lastig* expriment la même chose : doucement.

Un tel concours porte ses fruits. On ne s'énerve pas et l'on tient beaucoup à la dignité. On a soif de dignité et de considération. Où les chercher sinon dans le passé, prestigieux et aimable ? On y remonte, aussi loin que possible. Strauss ne suffit pas. On fait appel à son prédécesseur, Lanner, moins étincelant mais plus proche du cru, moins international, plus à soi... Comment franchir le gouffre creusé par deux guerres et une révolution qui n'ont laissé subsister de l'Empire, du temps de la vie facile, qu'un médiocre débris et des chansons ? Le pont, c'est précisément la *Gemütlichkeit* et le besoin de dignité.

LA DIGNITÉ COUTEUSE

On voit dans les magasins élégants de la Käruterstrasse, qui forme avec le Graben la rue de la Paix viennoise, les vendeuses s'empresser au-devant des clientes, leur faire une révérence en les gratifiant d'un « bonjour, gracieuse dame » et leur baiser la main comme à l'époque bénie de François-Joseph.

« Que voulez-vous faire à Vienne, me dit-on, si vous n'êtes baron, comte ou au moins doktor ? »

Les titres nobiliaires se portent plus que jamais, bien qu'ils aient été interdits par la République. Mais on respecte la loi. Tel *Graf* fait imprimer ses cartes de visite selon l'usage ancien. Le titre est barré d'un signe typographique qui laisse apparaître avec toute la clarté souhaitable la qualité du bénéficiaire et la souligne en quelque sorte. Quant aux grades universitaires, ils sont l'objet d'un culte. Un étudiant en droit de première année annonce son succès par un faire-part répandu à profusion. Tout est prétexte à examens et à lauriers. Une maison de couture s'enorgueillit de posséder parmi ses mannequins deux *Frauen-Doktor*, que l'on ne manque pas d'appeler révérencieusement par leur titre, lequel signifie que leur propriétaire connaît deux langues et a suivi pendant deux années les cours de l'école des mannequins, où l'on apprend à marcher avec distinction.

Pourtant il faut vivre, et l'on n'omet pas de le faire. Plus ou moins bien, toutefois. Si les ouvriers ont une situation relativement satisfaisante, les professeurs, fonctionnaires, ingénieurs, artistes et intellectuels en général gagnent environ les deux tiers du salaire d'un manœuvre du bâtiment. La dignité se paie cher. Et le fils d'un écrivain de renom engagé dans un cabaret de nuit pour un numéro de danse acrobatique gagne en deux soirs plus que son père en un mois. Maintes filles d'excellentes familles souhaitent, en dépit de la dignité, d'aller vendre des fleurs dans ces établissements où les étrangers et les trafiquants dilapident en une fois ce que leurs parents ne peuvent dépenser en trente jours. La *Gemütlichkeit* n'est pas pour tout le monde, et elle ne rôde guère dans les parages de « tante Dorothée », le mont-de-piété de Vienne, tout proche d'une des « boîtes » selects de la capitale.

Le chancelier d'Autriche, le Dr Figl, vient accomplir aussi son devoir d'électeur.

Chœurs et danseurs de l'Armée rouge donnant un concert en plein air chez les Britanniques.

Karl Seiz, chef du parti socialiste et ancien bourgmestre de Vienne, dépose son bulletin.

APRÈS LA PASSATION DES POUVOIRS DES GOUVERNEURS MILITAIRES DES OFFICIERS RUSSES ENTRENT DANS L'HOTEL DU CONSEIL DE CONTROLE ALLIÉ.

Mais on ne s'attarde pas sur ces dissonances. On ne regarde pas davantage l'avenir. On lui trouve une mine particulière et l'on estime que l'on est sans prise sur lui. On subit les contradictions de son époque aussi allégrement que possible. Depuis qu'une première fois la terre a tremblé ici, que s'est disloqué l'empire, on admet volontiers que tout est absurde. Les politiciens affirment que l'Autriche, jadis reconnue inviable économiquement, se trouve en bien meilleure posture qu'avant la guerre.

LA LUTTE POUR LE PÉTROLE

Le docteur Gruber, ministre des Affaires étrangères, m'a répété ce que m'avait dit il y a trois ans le président Renner : « Grâce à ses ressources hydro-électriques, à son tourisme, à son pétrole, l'Autriche actuelle peut vivre par elle-même. » Le ministre ajoutait que les droits soviétiques sur la production pétrolière se limitaient à la possibilité d'exporter, en nature ou en espèces, 60 % des profits de l'exploitation. Celle-ci fournit aujourd'hui un million de tonnes par an, dont 800.000 tonnes environ resteraient en Autriche. Les besoins nationaux étant évalués à 500.000 tonnes, 300.000 tonnes seraient exportables. Mais l'interprétation russe, selon les représentants occidentaux au Conseil allié, est sensiblement différente. Les Soviétiques, qui ont très activement poussé les recherches commencées par les Allemands, offriraient de rétrocéder à l'Autriche 40 % des terrains pétrolifères. En outre la partie offerte serait à peu près épuisée, tandis que les 60 % restants, très productifs quoique mal exploités, représenteraient la véritable richesse du gisement.

En fait, là réside le principal obstacle, le seul qui soit sérieux, à la signature du traité d'Etat autrichien, les puissances occidentales étant résolues à ne pas admettre la mainmise soviétique sur la région de Zisterdorff. Depuis quatre ans chacun reste sur ses positions, au grand dommage des Autrichiens, auxquels on avait laissé pressentir une occupation militaire n'excédant pas six mois. La Ballhausplatz demande vainement aux Occidentaux de la mettre à même de traiter à l'amiable cette question avec les Russes. Le million de tonnes d'huile de Zisterdorff, que l'on soupçonne pouvoir être multiplié au cours des recherches qui se poursuivent, suffit à la fois à enrayer le mécanisme de l'accord et à prolonger au delà des limites les plus pessimistes l'occupation militaire.

LE VRAI DRAME DE L'AUTRICHE

C'est donc en définitive sur des considérations stratégiques que repose le problème autrichien. Et c'est bien là le drame. Car sous les apparences le sort de ce pays se joue tout à fait en dehors de sa propre volonté. Le prétexte des puissances occidentales, à savoir qu'une mauvaise solution de la question pétrolière rendrait impossible l'équilibre d'un budget normal en Autriche, traduit mal la préoccupation dominante. Elle résulte de la situation géographique de l'Autriche. Cette dernière est encerclée dans sa partie orientale par la Hongrie, la Tchécoslovaquie et la zone soviétique d'Allemagne. Après le départ des troupes d'occupation elle se trouvera en fait dans l'orbe soviétique, de laquelle elle dépend dans une large mesure pour ses exportations industrielles, très faciles vers l'Est, quasi impossibles vers l'Ouest. Soumise à une pression constante, placée sous la menace d'une agression que les Occidentaux n'auraient pas le temps de prévenir, on craint qu'elle ne succombe rapidement à la tentation de rejoindre le groupe des Etats satellites, cela en dépit d'un manque total d'inclination naturelle à l'égard des Russes. Dans ce cas la campagne d'Europe menée par les Soviets sans un coup de canon serait bien près de son terme. Cette hypothèse est envisagée de divers côtés sous des points de vue opposés. La France, on le conçoit, la considère avec infiniment de sérieux. L'Angleterre semble assez curieusement s'en désintéresser. Quant à l'Amérique, sa position est assez gênée. Elle a investi en Autriche des capitaux importants, non seulement par les truchements des organismes officiels de crédit international, mais par voie privée. Aujourd'hui la plupart des industries autrichiennes sont « soutenues » par les capitalistes américains.

Leurs participations, dont le montant dépasserait un milliard de schillinge (35 milliards de francs au cours officiel), n'engagent certes pas la Maison Blanche. Mais celle-ci ne peut les ignorer et leur refuser toute protection.

D'autre part, l'Autriche, indéfendable à l'est, possède dans le Tyrol et le Vorarlberg des forteresses naturelles quasi inexpugnables. Il se trouve aussi que ces régions contiennent des richesses hydrauliques d'une puissance formidable. Les Allemands avaient commencé dès 1938 de les exploiter et, peu soucieux d'en faire profiter l'industrie autrichienne, détournèrent leur production vers la Ruhr, qui en tira grand bénéfice. Cette situation extravagante d'un pays exportant en Allemagne une énergie électrique qui fait défaut à sa propre industrie aurait normalement dû changer dès la fin de la guerre. En fait, chacun des camps adverses — occidental et oriental — se méfiant de l'autre, l'Autriche continua de fabriquer de l'énergie pour l'Allemagne occidentale sans même pouvoir construire les lignes à haute tension reliant les barrages alpins à ses régions industrielles de l'est. Actuellement encore son industrie de l'aluminium ainsi que l'énorme complexe Hermann-Goering à Linz pâtissent d'une insuffisance d'énergie électrique qui a pour résultat un rendement médiocre et un renchérissement des prix de leur production.

Dans ce théâtre qu'est Vienne les trois coups ont été frappés. Le rideau vient de se lever sur une nouvelle période, sur une législature qui ne semble pas devoir différer beaucoup de l'ancienne. Comédie ou tragédie, le spectacle auquel assiste l'Autriche, par force, ne la passionne pas. Elle s'impatiente de la partie d'échecs interminable qui se poursuit devant elle depuis quatre ans. Elle croit la guerre inévitable, mais abstraitement ; se défend de l'imaginer pour ne pas perdre cette précieuse *Gemütlichkeit* sans laquelle elle ne saurait vivre. Elle s'indigne des déclarations d'amour du cousin allemand à Bonn. Le cousin oublie-t-il qu'il est ruiné et faible ? On lui conserve pourtant son affection. On ne l'oubliera jamais. Mais si l'Europe ne se fait pas demain, après-demain l'Autriche tombera d'elle-même dans les solides bras russes. Désespérée et *Gemütlich* autant que jamais.

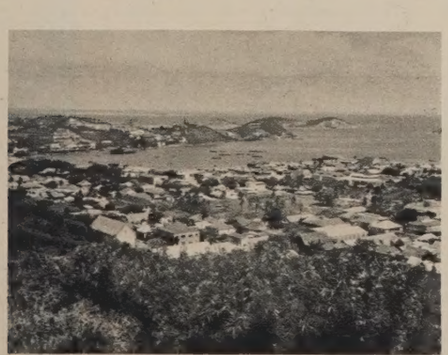
LES SAMOANS, QUI SONT DE FORT HABILES ARTISANS, CONFECTIONNENT PANIERS ET PIROGUES MINIATURE QU'ILS VENDENT AUX JOURS D'ESCALE.

SOUS LE SIGNE DE LA CROIX DU SUD

ESCALES DU PACIFIQUE

par ROBERT DE THOMASSON

LE Pacifique est incertain et changeant comme le cœur de l'homme, écrit Somerset Maugham (introduction à *l'Archipel aux sirènes*). A la douce caresse des vents alizés, vous vous sentez saisi par la nostalgie de l'inconnu, et, au roulement magnifique des flots qui se déploient à l'infini, vous oubliez, dans un désir exaspéré de vivre, la jeunesse évanouie et son cortège de souvenirs cruels et doux. » Oui, c'est cela, le « grand océan », le Pacifique-Sud, cet immense désert d'où émergent çà et là quelques oasis. Ces îles offrent les visages les plus divers. Des milliers et des milliers de kilomètres les séparent. Les moyens de communication entre elles sont rares et difficiles, parfois inexistants. Et pourtant elles forment, ces îles de l'Océanie, un monde à part, un monde soumis à certains réflexes, à certaines lois identiques. Et pourtant des ondes mystérieuses colportent les nouvelles d'une terre à l'autre, et des liens subtils les unissent. Un lien : le Pacifique.



NOUMÉA : VILLE FRANÇAISE SUR LE PACIFIQUE.

NOUVELLE-CALÉDONIE, PAYS D'AVENIR

CE n'est pas au premier coup d'œil qu'on peut découvrir les beautés de la Nouvelle-Calédonie. Il faut le temps de voir autre chose que Nouméa et la côte ouest. Nouméa (12.000 habitants, population totale de l'île : 62.000, dont 20.000 Blancs presque tous français) est une petite ville européenne sans cachet, sans pittoresque et, ce qui surprend sous des cieux si cléments, sans joie. La côte ouest est constituée par une large plaine presque exclusivement plantée d'une seule sorte d'arbre, le niaouli, dont la silhouette rappelle un peu l'olivier et dont l'écorce fournit une essence qui sert à fabriquer le goménol (le terme *niaouli* sert d'ailleurs communément à désigner le Néo-Calédonien depuis longtemps établi dans le pays, par opposition à *manzoreil* — sans doute une altération de *man foreign* — qui désigne le colon fraîchement importé). Le nouveau venu qui fait connaissance avec cette côte ouest en parcourant les 65 kilomètres qui séparent de Nouméa le rudimentaire champ d'atterrissage de Toutouta pense d'abord s'être trompé d'adresse. Ça, une île du Pacifique ? Cette végétation tellement pauvre, et pas même un cocotier à l'horizon... Or il reste la montagne, cette magnifique arête centrale au relief tourmenté qui sépare en deux bandes de littoral bien distinctes cette terre si curieusement allongée (environ 400 kilomètres de long sur 50 de large), et il reste la côte est, étroite, dominée par des montagnes que l'océan a creusées de baies profondes, traversée de larges rivières au régime torrentiel, et où s'épanouissent, se bousculant, se poussant des

PETITE BAIE CONTIGUË AU PORT DE NOUMÉA.

UN COIN DE L'ILE D'UPOLU (SAMOA). IL FAIT BON SE PROMENER AU BORD DU LAGON, DONT LES EAUX SONT AUSSI CALMES QUE CELLES D'UN LAC GRACE AU RÉCIF DE CORAIL.

racines ou des branches, toutes les exubérances d'une flore tropicale.

La Nouvelle-Calédonie dispose d'un système routier d'une richesse assez exceptionnelle sous de telles latitudes. Outre une route circulaire bouclant, ou à peu près, le tour de l'île, il existe quatre transversales qui franchissent la montagne. Le tourisme automobile (des véhicules assez hauts sur pattes sont en tout cas recommandés) ne va toutefois pas sans certains aléas. Pour peu qu'il ait plu, le passage des rivières, vite transformées en torrents et dont les ponts ne sont jamais assez surélevés, comporte diverses épreuves sportives dont le bain-surprise n'est que la plus anodine. Je parle d'expérience, m'étant trouvé dans de telles conditions lors d'une randonnée de quelques jours sur la côte est.

C'est sur cette côte orientale que se trouvent la plupart des tribus indigènes. Leurs petits villages se succèdent le long de la mer : quelques cases, distantes les unes des autres d'une vingtaine de mètres, aux toits arrondis ou oblongs, en feuilles de cocotier et écorce de niaouli, supportés par des troncs de cocotiers ou des bambous. Entre les cases, çà et là, des tas de noix de coco évidées et coupées en morceaux, attendant tranquillement que le soleil les transforme en coprah ; ou, séchant elles aussi, des sortes de petites olives rouges ou vertes qui deviendront un jour des grains de café. Ces espaces occupés par les tribus constituent des « réserves », c'est-à-dire des emplacements de terrain dont une loi relativement récente interdit que les indigènes soient en aucun cas expulsés.

Les indigènes calédoniens, les Canaques (du mot hawaïen *Kanaka*, qui signifie tout simplement homme), se rattachent au groupe mélanésien. Ce sont des Noirs, la couleur de leur peau comportant toutefois des nuances. Les hommes ont généralement pour eux d'être grands et bien découplés. Les femmes, les « popinés », presque toujours franchement laides, deviennent en outre très vite informes. Les hommes vont le torse nu, les reins entourés du « manu », le paréo mélanésien, leur coupe-coupe (indispensable pour « débrousser ») toujours fixé à la ceinture. En dépit de leur mine farouche, ils sont doux et serviables. Très peu démonstratifs, ce sont des tristes. Chez eux, point de ces rires ni de ces chants qui jaillissent si spontanément chez leurs (lointains) voisins de la Polynésie. La plupart parlent relativement bien le français, et voilà un point sur lequel la réussite des missionnaires n'est pas contestable.

Pour quiconque a un tant soit peu parcouru ce pays il est évident que la Nouvelle-Calédonie, terre naturellement riche, au climat exceptionnellement sain, est une colonie encore à peine exploitée. Pas trop à redire en ce qui concerne les ressources du sous-sol : quand il n'y a pas pénurie de charbon, la production du nickel et du chrome est à peu près satisfaisante (les usines du « Nickel » se dressent à une extrémité du port de Nouméa, face à l'îlot de Nou, où était jadis établi le pénitencier). Il n'en va pas de même pour les ressources agricoles. On pourrait « faire » beaucoup plus de coprah et de café. On pourrait faire — de courtes expériences l'ont prouvé, mais on n'en fait pas du tout — du riz, du coton, du tabac, du cacao, de la canne à sucre. L'élevage est important, des troupeaux de bœufs et de vaches paissent un peu partout, et les Calédoniens consomment des boîtes de beurre et de lait condensé achetées à coups de devises en Australie et en Nouvelle-Zélande, etc.

Le problème de la main-d'œuvre se pose ici comme dans la plupart des territoires de l'Océanie. C'est un problème grave, et il est complexe. Il est intimement lié à notre politique indigène dans ce pays. Peut-être y aurait-il tout de même mieux à faire, pour lutter contre la dénatalité indigène et redonner aux Canaques le goût de vivre et de travailler, que de les convier à cette suprême réjouissance démocratique qu'on appelle le droit de vote.

QUELQUES JEUNES CANAQUES CALÉDONIENS.

LES FIDJI OU L'ARCHIPEL LE MIEUX « PEIGNÉ » DU PACIFIQUE

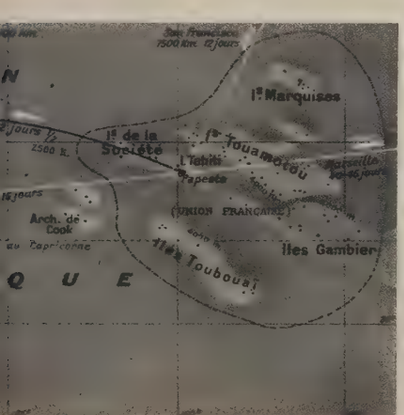
L'ARCHIPEL des Fidji, possession britannique, colonie de la couronne : environ 250 îles, dont la plus importante est Viti-Levu, où se situe Suva, capitale et seule ville des Fidji (les capitales des archipels océaniens sont rarement menacées par la concurrence urbaine).

Passant de la Nouvelle-Calédonie aux Fidji, on a un peu l'impression d'avoir quitté un terrain vague pour pénétrer dans un jardin potager ratissé, peigné avec amour. Partout, ce ne sont que cocoteraies, rizières, caféières, cacaoyères ou plantations de cannes à sucre. Villages européens et villages indigènes rivalisent de propreté. Tout cela respire la santé et la prospérité. Çà et là, le *made in England* apparaît sous forme de cottages léchés au pinceau, de gazons rasés de frais et de divers terrains de sport.

On est quelque peu surpris, en arrivant aux Fidji, d'y rencontrer à peu près autant d'Hindous que de Fidjiens. Importés dans ces îles par le gouvernement britannique pour occuper certains postes administratifs et remplir certaines fonctions artisanales, d'autres emplois et la main-d'œuvre agricole étant laissés aux indigènes locaux, ces Hindous y tiennent aujourd'hui à peu près tout le petit et moyen commerce. Ils jouent aux Fidji le rôle que s'approprient ailleurs les Chinois.

Les Fidjiens sont d'abord remarquables par leur chevelure, extraordinairement abondante et comme vaporeuse, qui s'épanouit sur leur tête en énormes bouquets noirs parfois hauts de 25 centimètres. Ce sont en général de splendides gaillards. Mélanésiens, leurs traits apparaissent pourtant comme très affinés par rapport à ceux des indigènes calédoniens, et leur peau est souvent plus cuivrée que noire. Peut-être faut-il reconnaître là des traces des grandes migrations polynésiennes d'antan. Ces Fidjiens sont aujourd'hui parfaitement

Une hutte typiquement samoane. La vie polynésienne s'étale tout au long du littoral entre les cocotiers, les bananiers et les arbres a pain.



Village fidjien sur la Rawa-River.

policés, et c'est en toute impunité qu'on peut, comme je l'ai fait, se promener dans leurs villages, généralement situés sur les rives des principaux cours d'eau, où ils se livrent à la plus paisible des existences. Il en allait pourtant tout autrement voici seulement une cinquantaine d'années. Les Fidjiens étaient alors de mœurs plutôt farouches et pratiquaient l'anthropophagisme avec le plus vif enthousiasme. Un vieux Père missionnaire français, établi dans le pays depuis cinquante ans, avec qui j'eus l'occasion de bavarder longuement dans le petit presbytère qu'il occupe, en pleine brousse, sur les bords de la Rawa River, m'a fait part de tous les ennuis que lui avait valus, à ses débuts aux Fidji, cette particularité gastronomique de ses futures ouailles.

Suva s'étale au bord de la mer en batifolant quelque peu sur les collines environnantes. C'est une petite ville proprette, gentille, accueillante et très « commerçante » (pourvue, en outre, d'une demi-douzaine d'excellents hôtels, détail qu'on apprécie lorsqu'on arrive de Nouméa). Pas très originale quant à l'aspect de ses maisons en bois ou en pierre d'un style sage et très passe-partout, mais pittoresque par son animation. Le costume national, ici, pour les hommes, c'est le « sulu », jupe collante, agrafée sur le côté et tombant à mi-jambe. Il est surtout adopté par les Fidjiens (ceux de la ville) et les Hindous. Pourtant il n'est pas rare de voir déambuler dans les rues de Suva, vêtu d'une jupette blanche que surmontent chemise, col et cravate de la plus parfaite correction, et coiffé du classique panama, tel vieux gentleman anglais dont la dignité originelle exige encore qu'il tienne à la main le parapluie cher aux « natives » de Piccadilly.

SAMOA, POSTE AVANCÉ DE LA POLYNÉSIE

Poursuivons notre route vers l'est. Nous voici à Upolu, île principale des Samoa britanniques, colonie sous mandat néo-zélandais. Pour se rendre des Fidji aux Samoa il faut franchir une frontière. Cette frontière, située en plein océan, est invisible. C'est le 180° de longitude, que l'on considère comme la ligne de démarcation entre les zones occidentale et orientale du Pacifique-Sud, c'est-à-dire entre la Mélanésie et la Polynésie.

Il semble que le Créateur se soit soudain avisé de faire des filles belles — enfin — des hommes beaux : nous sommes en Polynésie. Et que dire de cette nature ? De longues et étroites bandes de sable blanc serpentent paresseusement en bordure du lagon derrière un rideau de cocotiers, de bananiers, d'arbres à pain. A quelques mètres de là, la montagne vient mourir en pente douce dans un foisonnement touffu de toutes les merveilles tropicales où parviennent à prendre leurs aises ces géants que sont le banian aux troncs innombrables ou le falaga vert noir illuminé de fleurs pourpres. Le sous-bois est traversé de rivières et de cascades sur lesquelles se penchent les fougères arborescentes...

Les Samoans habitaient jadis la forêt. Aujourd'hui c'est en bordure de mer que s'étalent leurs villages, des groupes d'une trentaine de cases (à proximité desquels apparaissent — toujours — au moins une église ou un temple, et souvent les deux). Les huttes samoanes sont ouvertes sur tout leur pourtour. Entre les bambous ou troncs de coco, distants de 2 à 3 mètres, qui supportent le toit, les intervalles sont vides. Des maisons de verre, en somme, qui seraient dépourvues même de verre... A l'intérieur de ces cases on aperçoit çà et là quelques femmes étendues sur des nattes, à plat ventre, très occupées à ne rien faire. Tout à l'heure, quand le soleil sera un peu moins haut, elles iront à la rivière la plus proche pour y faire leur lessive — lessive du linge et surtout du corps, vigoureusement savonné des pieds à la tête. Les hommes sont encore occupés à débrousser aux environs ou à pêcher dans le lagon et sur le récif de corail. Le village ne s'animera vraiment qu'à la tombée de la nuit. Tandis que chauffe le four creusé dans le sable, les hommes rentrent, deux à deux, portant la pirogue sur l'épaule. Une horde piaillante d'enfants les accueille, auxquels se mêlent les chiens, les poules, les cochons noirs, tous les familiers de la maison...

Apia, capitale d'Upolu et des Samoa britanniques, est une toute petite ville européenne qui se déploie autour d'une baie en forme de croissant. Des habitations en bois entourées de vérandas, des magasins tenus par des Chinois, des maisons de commerce britanniques aux solides édifices de pierre, des temples, des églises, les bâtiments du gouvernement, le tout se partageant une sorte de long boulevard en bordure de mer sur lequel s'ouvrent quelques ruelles transversales.

Emergeant au milieu de la rade, on aperçoit deux ou trois carcasses de navires. C'est ce qui reste des bateaux allemands coulés en ces lieux au cours de l'avant-dernière guerre, alors que les Samoa étaient encore colonie allemande.

Dominant le port derrière un premier plan de collines hérissées de cocotiers, se dresse le mont Vaea, qui, d'après la légende, ne serait autre que la tête d'un géant transformé en montagne. C'est là, au sommet d'un pic qui s'élance vers le ciel, qu'a choisi de reposer ce grand amoureux des mers du Sud que fut Robert-Louis Stevenson. Sur sa tombe il a voulu que fussent gravées ces deux strophes, écrites peu de temps avant sa mort, et dont voici une traduction :

« Sous le ciel vaste et étoilé — Creusez ma fosse et laissez-moi reposer — J'ai vécu avec joie, je meurs avec joie — Et volontiers je me suis étendu dans la tombe.

» Ceci est la strophe que vous graverez pour moi — Il repose où il désirait être — Le marin est chez lui, de retour de la mer — Le chasseur est revenu de la colline. »

ORCHESTRE D'HARMONICAS

Dans l'armée des instruments de musique l'harmonica, cet « orgue buccal » comme disent les Anglais, a peu à peu conquis sa place et ses grades. Il ne semble pas qu'aucun compositeur ait encore songé à écrire un concerto à son intention ni même à lui confier une partie dans l'orchestre. Mais qui jurerait que demain ?... Du moins l'harmonica s'est assuré les faveurs des jeunes. Il les réconforte d'airs allègres, et le soir, sous la tente, il répand parfois un semblant de nostalgie et prépare les campeurs aux rêves.

Ceux — peut-on dire « harmonicistes » ? — que nous présentons aujourd'hui sont une trentaine de Berlinois qui se réunissent une fois par semaine pour s'adonner à la musique ; mais l'harmonica est l'exclusif objet de leur passion.

Leur société fut fondée en 1903 par Arthur Marquard, qui la dirige encore. Elle a cette particularité de ne pas compter un musicien professionnel, pas même son chef. Tous ses membres exercent des métiers qui n'ont aucun rapport avec l'art musical. Cependant, par un travail soutenu, ils sont arrivés à des résultats qui enthousiasment le public qui se presse à leurs concerts. Une symphonie, paraît-il, ne leur fait pas peur. La *Pastorale* pour harmonicas ?... Voire.

R. D.

Des lettres désignent les trente harmonicas dont se sert chaque exécutant.

Renforcés par des mégaphones, ces quatre harmonicas tiennent lieu de contrebasses.

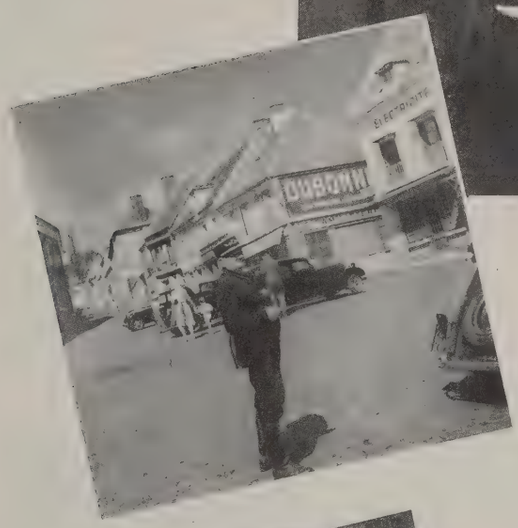
On peut tirer d'un instrument spécialement adapté des sonorités de violoncelle.

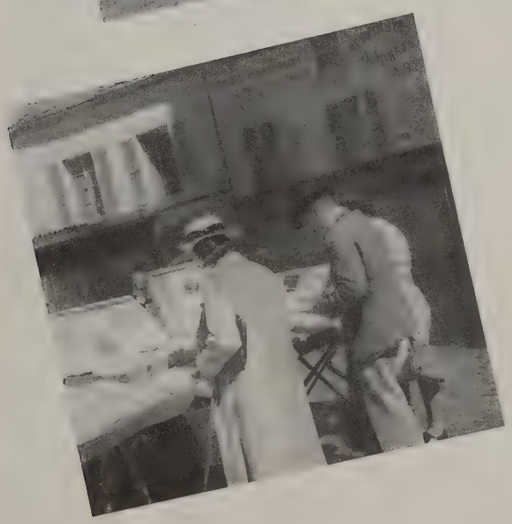
Arthur Marquard dirige depuis quarante-cinq ans l'orchestre dont il est le fondateur.

Une répétition de l'orchestre berlinois.

Entre deux haies de vieilles portes cochères empanachées de verdure, la tranquille rue Pétau-de-Maulette gravit chaque jour sa rude pente jusqu'à l'église qu'elle contourne pour gagner ensuite la grand'place.

Les jeudis et les dimanches, jours de marché, la grand'place, si calme en semaine, offre au passant le spectacle d'une foule dense et bigarrée.





PETITE VILLE, GRAND DESTIN

par Germaine Beaumont

Le lieu où souffle l'esprit, la colline inspirée... voilà des phrases lourdes d'un sens que n'affaiblit pas l'usage. On jugerait volontiers qu'on les emploie trop souvent. Et, cependant, il faut bien qu'elles reviennent en mémoire si l'on songe à Montfort-l'Amaury, petite ville, petit bastion, petite citadelle érigée pour la défense de grandes causes perdues, petite cité sur laquelle passèrent tour à tour en rafales l'intolérance et l'esprit de liberté, la passion des aventures et le goût de la vie sédentaire ; petit îlot demeuré aussi fier, aussi seul que le pouvait être un faucon sur le poing d'un roi.

Un des plus curieux destins de Montfort-l'Amaury, c'est son appartenance. A 50 kilomètres de Paris on le vit en pointe avancée du fief de Bretagne, auquel sa fidélité pour Anne la Grande le rattache encore sentimentalement. Sentimentalité qui répondait à un autre attachement puisque Anne de Bretagne y vécut, habita le château maintenant démantelé, voulut pour son église les plus grands artistes et s'y reflète encore en effigie, agenouillée orgueilleusement dans un angle de vitrail, en robe sombre et chaînes d'or. Avec Anne,

MONTFORT-L'AMAURY

A la sortie de Montfort-l'Amaury, sur le chemin des Mesnuls — maison blanche parmi les maisons grises, tel un Utrillo tiré a quatre épingles — une auberge a bonne enseigne... l'auberge de la Moutière.

il fallut bien que Montfort se rattachât à la couronne de France. Mais si les princes revendiquaient encore la possession des terres attachées à leurs titres, Montfort serait domaine du roi d'Angleterre, qui se trouve, par jeu d'alliances, son dernier comte...

Étrange petite ville, et très mystérieuse par les confluents de pensées qui l'ont élue et par ceux qui la choisissent encore, comme si quelque invisible aimant, sur sa plus haute tour, orientait vers ses rues en pente, ses jardins secrets, son panache de verdure et sa belle et large ceinture de forêts, la musique, la peinture, la poésie, la scène, l'écran, et non des moindres, le goût des bonnes choses...

Si Montfort, mué en illusionniste, remuait son chapeau, que n'en verrait-on sortir ? Les croisades, et la Grande Charte, les prunes reines-Claude que la reine Claude, effectivement, fit croître en ses vergers. La Renaissance bretonne et la plus belle suite de verrières du monde. Le cloître si parfaitement romantique que le XIXe siècle le voulut pour le décor de *Robert le Diable* : la harpe de Nadermann et la partition de *Carmen*. Les lettres de Delacroix, les romans d'Henri de Régnier ; des poèmes de José-Maria de Heredia, un chapitre de Julien Green.

Il en sortirait la dernière image du Second Empire, avec les Roqueplan ; la naissance du symbolisme avec Gustave Kahn ; il en sortirait, par la fenêtre étroite d'une tour, le pâle visage de la fiancée du timbalier, car Victor Hugo vécut à Montfort, bien entendu. En pouvait-il être autrement ? Lui qui ne savait voir haut lieu, moyen âge et tour — en sa jeunesse du moins — sans en prendre aussitôt possession, et qui dans son *Ode aux ruines* salua ce qui, en 1820, restait encore de féodal et de sauvage dans une ville où Charles X étendait déjà son manteau d'ultra fleurdelisé.

Il est difficile d'énumérer ce que le passé suggère, de rue en rue, de porte en porte, par un détail d'architecture, l'avancée d'un auvent, un volet, une statuette, l'amoree d'une des portes

POUTRES APPARENTES, CHEMINÉE A L'ANCIENNE APPAREILLÉE DE BRIQUES ROUGES, PREMIÈRES FLAMBÉES D'AUTOMNE, COIN DE FEU AGRÉABLE ET DOUILLET, MURS A LA CHAUX, VIEUX MEUBLES DONT LA PATINE BRUNE S'HARMONISE AVEC L'OR DES TENTURES, BONNE CHÈRE, BONNE CAVE, BON GITE, C'EST TOUTE LA TRADITION RENOUÉE DES AUBERGES DE JADIS. — LES PETITS APPARTEMENTS ET LES CHAMBRES DE LA MOUTIÈRE SONT — CHACUN PRIS A PART — AUTANT DE RÉUSSITES D'UN GOUT SUR.

Les toits de Montfort-l'Amaury sont d'une grande beauté. Leurs pentes moussues, aux tuiles rousses, s'harmonisent merveilleusement avec le paysage qui les encadre. Et, vus du jardin, les toits de la Moutière offrent aux regards leur calme et reposante douceur

AMI DES PLUS GRANDS, HOMME DU MONDE, HOMME DE GOUT, ARCHITECTE, DÉCORATEUR, ANIMATEUR DANS LES BEAUX DÉCORS QU'IL A CRÉÉS, LE MAITRE DE MAISON REÇOIT, TRAITE, HÉBERGE SES HOTES SELON LES LOIS LES PLUS AUTHENTIQUES DE L'HOSPITALITÉ ET DE LA GASTRONOMIE FRANÇAISES.

de la ville dont seule subsiste la porte Bardoul, qui jette sur la montée vers le château un arceau de pierre grise crêté de verdure. Chaque siècle a apposé son sceau, l'un érigeant la chapelle Saint-Laurent que la Révolution allait détruire, l'autre édifiant les arcatures d'un charnier que les siècles allaient conserver. Turgot, bon ministre, allait offrir à François Roucher, mauvais poète, homme intelligent et cœur sensible, la recette de la gabelle, et une résidence. Il n'en fallut pas plus pour que l'Encyclopédie tout entière s'abritât sous ce toit et que les carrosses de l'émancipation intellectuelle ébranlassent la tortueuse rue de la Treille. Hélas ! une voiture en descendit un jour, escortée de piques, qui mena Roucher vers l'échafaud...

Le flambeau passait de main en main. C'est la loi, Montfort, des Amaury, puis Montfort de la duchesse, puis Montfort le Brutus, puis Montfort assiégé seulement d'art, de poésie. Montfort où les fatigues du siècle viennent se reposer. Montfort poursuit son destin privilégié, appelle encore des amitiés, des faveurs de choix, des préférences et referme ses remparts de pierre sur de nouvelles fidélités.

La forêt est toujours là, jetant sur les plateaux de profondes indentations ; l'épée du paladin divise toujours la plaine, à l'ombre des platanes. Le voyageur ne descend plus à l'auberge des Trois-Chandeliers, il y trouverait porte close sur Marcel Herrand. Il s'arrête à l'auberge de la Moutière, où deux guerriers de bois, coiffés d'un ananas de feuilles vertes — reliques de la tour de Verneuil — annoncent sobrement le souriant accueil de Maurice Carrère. Jacques de Lacretelle pose ses pas dans les pas de Léon Bloy. La maison du péché, petit pavillon enseveli sous les ombrages d'une institution religieuse, domine le « Palais nomade » fou de roses où le chemin de la poésie, par la volonté d'un poète, bifurqué.

PORTE OUVERTE SUR LES PARCS ET LES JARDINS SECRETS DE L'ILE-DE-FRANCE.

A PROPOS DES « REINES DE LA FRANCE »

CHRISTIAN BÉRARD NOUS LIVRE LE SECRET DE L'HOTEL DE SAGONNE

par CHRISTIANE FOURNIER

CHRISTIAN BÉRARD, DÉBONNAIRE, MAIS INSPIRÉ.

Au moment où Paris redevient lui-même nous sentions un vide : Christian Bérard n'était plus là. Voilà qu'il trouve le moyen de revenir parmi nous à travers le visage de celles qu'il appela « les Reines de la France » et qu'il réinventait secrètement, pour son plaisir, dans une certaine abbaye de l'esprit parisien, pendant la dernière année de sa vie.

Reines de gloire, d'héroïsme, de beauté, de charme et d'élégance, celles qui marquent leur temps et sans qui la France ne serait pas tout à fait ce qu'elle est.

Ces « reines », offertes cette semaine chez Guillaume, avenue Matignon, aux admirateurs de Christian Bérard, nous les avons découvertes au hasard d'une promenade dans le Vieux-Paris du Marais.

C'ÉTAIT l'heure où les bouquinistes ferment leur éventaire, où les amoureux cherchent un refuge sous les arcades du pont, où le vaisseau Notre-Dame bouge sur la Seine à la cadence des chalands remorqueurs de reflets.

C'était l'heure où les rues du Marais racontent en silence leur histoire de France. Square de l'Archevêché. Quai Bourbon. Pont Marie.

Rue du Figuier, devant l'hôtel de Sens, s'affrontaient, dans la confusion des échafaudages, l'ombre du prêtre-soldat Tristan de Salazar, celle de la reine Margot et celle de la diligence de Lyon. A deux pas, au numéro 12 de la rue Charlot, les lampes monacales allumaient doucement les vitres de l'hôtel d'Aubray. Hier demeure de la Brinvilliers, aujourd'hui refuge des femmes de Bon-Secours et de bonne volonté.

C'est alors qu'un ange me prit par la main.

LE DÉFILÉ DES « REINES » CHEZ GUILLAUME.

ENTRÉE DE L'HOTEL DE SAGONNE : SAINT JEAN.

TELLES FURENT CES REINES NÉES DE L'HISTOIRE, DU STYLE DE BÉRARD, DU VERBE DE COCTEAU.

SARAH BERNHARDT, VUE PAR CHRISTIAN BÉRARD

Dans « Reines de la France », la dernière grande œuvre qu'il réalisa avec Jean Cocteau, l'artiste, en quelques minutes, d'un seul jet, fit renaitre la silhouette de la grande tragédienne qui régna au théatre.

Il me conduisit par la rue du Petit-Musc à la rue des Tournelles.

Il n'y avait là rien d'extraordinaire : une rue mal empierrée, une façade brune dans la nuit. Nous nous arrêtâmes.

« C'est l'hôtel de Mansard-Sagonne », dit pompeusement le concierge.

Sur ses conseils nous empruntâmes un majestueux escalier de pierre et de fer forgé, mal éclairé, mal équarri, plein d'embûches et d'innocents fantômes, pour tirer le cordon d'une vétuste sonnette.

DARANTIÈRE, LE MAITRE D'ŒUVRE

Au bout d'un long moment un étrange personnage vint.

« A cette heure-ci je n'y suis pour personne, dit-il avec un accent du terroir. Mais vous pouvez revenir demain. »

Le lendemain nous faisions connaissance avec Darantière.

Maître d'œuvre, comme il se nomme lui-même, initié à tous les arts graphiques, il est l'historien le plus érudit, le musicien le plus subtil, le philosophe le plus averti de notre temps. Darantière est un humaniste.

Il venait ce matin-là d'essuyer les meubles de l'antichambre :

« Je sanctifie ma vie par des actes ordinaires », expliqua-t-il en reprenant la parole de saint Thomas.

Il nous précéda d'un salon à l'autre, d'une chambre à l'autre, d'une bibliothèque à un salon de musique, d'une chambre d'apparat à un boudoir tendu de brocarts, le tout adorablement aménagé pour des présences d'autrefois.

Allant et venant : « Ici, cette antichambre fut le cabinet de travail de Jules Hardouin, mort en 1708. L'hôtel de Sagonne fut la propriété de Jules Hardouin, qui acheta le terrain et bâtit l'hôtel aux environs de 1682 ; il l'habita pendant deux années ; Ninon de Lenclos — qui devait mourir au 56 de la rue des Tournelles — vint en voisine passer trois mois chez ses amis les Hardouin, pendant que séchaient les plâtres de son hôtel. Cet hôtel fut ensuite la propriété de M^me^ de Noailles, dame d'honneur de Marie Leczinska. »

Le maître d'œuvre, lisant un jour un Guide de Paris, trouva l'indication de tous les plafonds de l'hôtel. La grande pièce portait une Junon caressant Jupiter, dus au pinceau de Mignard.

Mais où se cachaient ces dieux de l'Olympe ? Darantière prit un marteau et un ciseau, et en quelques heures il mit au jour la merveille soigneusement recouverte de plâtre. Puis il en reconstitua la petite histoire.

En 1752 Louis XV avait fait démolir le grand escalier des Ambassadeurs, et toute la décoration polychrome de la fin du XVII^e^ siècle disparut dans les petits appartements pour faire place au style Louis XV, blanc et or. M^me^ de Noailles, en femme du monde, s'était mise à la mode. Comme elle eût changé de chapeau elle enleva la décoration polychrome.

Le ciseau et le marteau : quelle récompense pour les actes ordinaires du maître d'œuvre...

DERRIÈRE CETTE PORTE FERMÉE...

« Ici se trouve la salle de travail, nous dit-il. Mais la porte restait fermée. Un jour enfin elle s'ouvrit. La salle vide attendait. Sur le bureau une planche marquée d'une invisible présence : celle de Christian Bérard. Voici donc ses planches, touchées pour la première fois depuis sa dernière visite, qui devait être la trentième. Il ne mesurait pas son temps. Quelquefois il venait et ne faisait rien. Il cherchait son livre, son métier de graveur. »

C'est à l'hôtel de Sagonne que Christian Bérard réalisa sa dernière grande œuvre, *les Reines de la France*, qu'il grava à la pointe sèche et dont Jean Cocteau écrivit la vie.

« Reines et favorites, reines de la mode et du théâtre, du courage et de l'abnégation... »

Leurs noms sont significatifs. Elles sont vingt, et il faut toutes les dire pour connaître l'esprit de l'œuvre qui sera sans doute un des chefs-d'œuvre du goût français :

« Sainte Geneviève, Blanche de Castille, Isabeau de Bavière, Jeanne d'Arc, la duchesse d'Etampes, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, Marie de Médicis, la Grande Mademoiselle, Louise de La Vallière, M^me^ de Pompadour, Marie-Antoinette, Juliette Récamier, l'impératrice Joséphine, la duchesse de Berry, l'impératrice Eugénie, Sarah Bernhardt, Liane de Pougy, la comtesse de Noailles, la Parisienne 1950. »

Christian Bérard a gravé quarante plaques dans ce livre.

« Il dessinait sans esquisse, à main levée, explique le maître d'œuvre. Je le laissais quelques minutes, je revenais... la planche était terminée. Il avait une prestesse qui ne cessait de me surprendre. Du premier coup, avec une justesse de trait incroyable, il atteignait la perfection. Il avait horreur de la médiocrité. « Vous êtes le » premier qui ayez voulu faire avec moi quelque » chose d'honnête ! » me disait-il... »

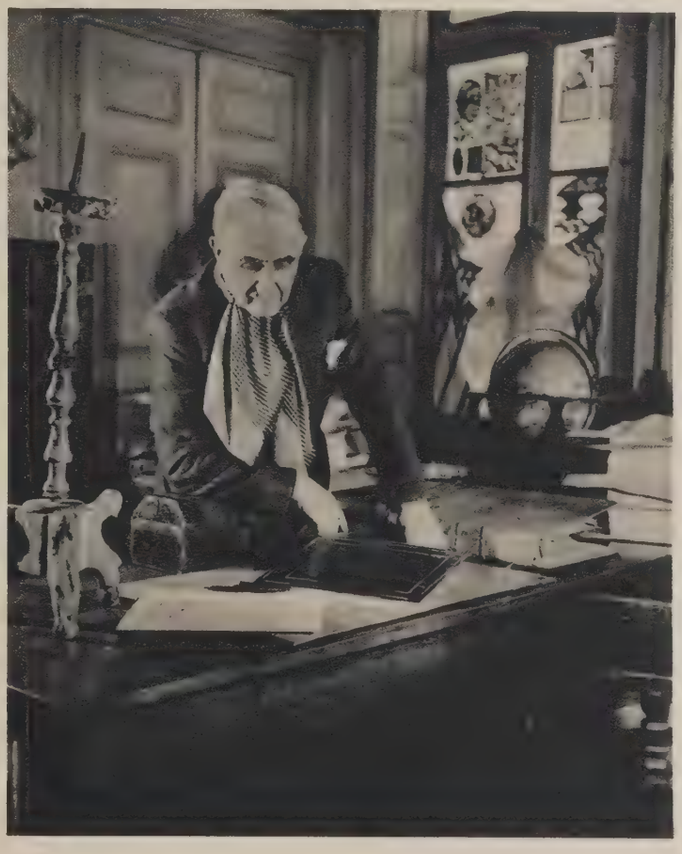
On me l'a répété depuis : « Chaque fois que vous deviez venir le chercher il se réjouissait. »

Il était saisi d'une sorte de frayeur devant les courriéristes, les journalistes, les illustrateurs qui avaient dessein de parler de lui. Ici je l'ai connu tel qu'il était lui-même : bien élevé, sensible, délicat, travaillant pour le plaisir exquis d'un travail qu'il avait choisi.

« On pense — et l'on pensera sans doute souvent — au Bérard de la mode. Mais il y a ses gouaches, ses aquarelles éblouissantes. On va préparer une très grande exposition de Bérard qui révélera tout le côté inconnu et merveilleux de ce peintre. J'ai eu le bonheur, moi, d'approcher l'être caché et rempli de pudeur qu'il *était* — non qu'il *apparaissait*. Et voici ce livre qu'il laisse sur sa table de travail comme un testament ; ce livre plein de fluidité, plein de France, plein de Paris... Il m'a recommandé d'effacer certains traits, et il reste présent par cette volonté de parfaire son ouvrage. Un jour j'ai su qu'il ne reviendrait pas. Je suis resté en face de ces petits chefs-d'œuvre dont les moindres traits, même les repentirs, portaient la marque de son esprit — on voudrait dire « de son génie » si le mot n'avait été galvaudé. Et je n'étais pas seul. (Comme il est vrai que certains morts ne sont pas morts !)

» La meilleure joie de mon existence d'artisan, dit encore le maître d'œuvre, ce fut de travailler avec lui. »

PARTIE DÉCOUVERTE DU PLAFOND PEINT PAR P. MIGNARD.



CETTE TABLE, OU BÉRARD APPRIT A GRAVER, EST LE TRÉSOR DE DARANTIÈRE.

LA CHAMBRE AU DAIS VERT ET LA SALLE DE TRAVAIL DE J. HARDOUIN.

LE SALON DE MUSIQUE DANS L'HOTEL DE MANSARD-SAGONNE.

SALON DES TUILERIES

par Raymond LÉCUYER

Le plus nomade des « Salons » a-t-il trouvé un gîte définitif ? En tout cas il est cette fois fort bien logé, à deux pas de l'Elysée ! Encore qu'elle ait des dimensions respectables, la Galerie Charpentier ne pouvait pas accueillir des centaines de toiles. Une sélection a été nécessaire. A-t-elle été aussi sévère qu'on l'eût souhaitée, aussi clairvoyante qu'il eût fallu ? Du Salon d'automne, dont il est devenu voisin par sa date d'ouverture, le Salon des Tuileries se rapproche à tel point qu'il faut mettre une certaine bonne volonté pour les trouver différents ; d'autant que nombre de leurs exposants ont un pied quai de New-York et l'autre Faubourg-Saint-Honoré... On a fait « donner la garde » : entendez par là que pour plus de prestige on n'a pas fait appel seulement à ceux des fidèles tenants du Salon devenus célèbres, mais aussi à des artistes glorieux qui n'avaient pas figuré jusqu'à ce jour dans les effectifs des « Tuileries » ; on n'a pas seulement réquisitionné les vivants, mais aussi les disparus. Ainsi nous est offerte une exposition d'actualité qui est également une rétrospective et presque un musée.

P. Bonnard, Boussingault, Othon Friesz, Luc-Albert Moreau, Juan Gris, Charles Dufresne, Asselin alternent sur les cimaises avec Derain, Vlaminck, Utrillo, Dufy, Dunoyer de Segonzac, Waroquier ou Rouault, sans que la qualité des tableaux égale toujours celle des signatures. La *Nature morte au vase Empire*, de Savreux ; *le Bal masqué*, de Brianchon ; *la Femme endormie*, de Charles Camoin ; *la Route* et *le Violon*, de Gérard Cochet ; la *Nature morte dans un paysage*, de Roland Oudot ; *la Marne*, d'André Planson ; l'*Arlequin couché*, de Poncelet ; *la Route*, de Jacques Thevenet ; *l'Ile Saint-Denis*, de Quizet ; la *Grande Maternité*, de Jacques Villon, mériteraient mieux qu'une mention ; une étude critique. Et je regrette de ne pouvoir que nommer Robert Humblot, Yves Brayer, Terechkovitch, Gœrg, Valdo Barbey, Versé-Sarrat, David Seifert, Rohner, Louise Hervieu, Despierre, Eric Dethow, Henriette Groll, Léopold-Lévy, Bernard Buffet.

Le Salon des Tuileries a constamment été depuis sa création favorable à l'épanouissement de la sculpture française, dont notre siècle peut tirer vanité à juste titre. Le présent est digne d'un récent passé. Auprès de Bourdelle, Maillol, Despiau, Wlerick, qui apportent à la Galerie Charpentier l'autorité de leur concours posthume, on a plaisir à rencontrer Marcel Gimond, Yencesse, Paul Cornet, Pierre Poisson, Joseph Rivière, Jean Osouf, Mateo Hernandez.

MAURICE SAVREUX. « NATURE MORTE AU VASE EMPIRE. »

G. COCHET. « LA ROUTE. »

QUIZET. « L'ILE SAINT-DENIS. »

UTRILLO. « LE MOULIN DE LA GALETTE. »

CETTE ÉCOLE AUX SOBRES LIGNES, CONSTRUITE A ODEILLE, DANS LES PYRÉNÉES-ORIENTALES, S'HARMONISE AVEC LE STYLE ARCHITECTURAL DE LA RÉGION.

LES ÉCOLES DE FRANCE (*)

par JACQUES KAYSER

BATIR partout des écoles nouvelles : c'est la revendication générale, justifiée, urgente pour l'immédiat, irrésistible pour le proche avenir.

Mais il faudra aussi renoncer au plus vite à certaines écoles existantes. Dans la Seine, par exemple, sur 600 écoles 200 environ datent d'avant les lois scolaires de 1881... et aucune n'a été construite depuis 1939. D'autres écoles ont été improvisées dans des conditions qui, se prolongeant, ne sont plus admissibles.

La seule lutte efficace contre les taudis scolaires, c'est la construction. Partout il faudrait construire. Dans tous les cantons de France se manifestent de légitimes exigences. Mais que peuvent une commune et même un département ? C'est de Paris que viennent, avec l'impulsion administrative, les crédits nécessaires. Que peut l'administration centrale, paralysée par celle des finances ? Les conseils généraux, dans leur ensemble, s'acquittent de leur tâche d'établissement de la liste des écoles pour lesquelles des travaux urgents sont à entreprendre. Les inspecteurs d'académie et les inspecteurs primaires y veillent de leur mieux. Mais que retient l'Etat ? Cette année on espère faire étudier les cinq premiers projets pour chaque département et peut-être parvenir, dans les douze mois qui viennent, à construire 450 écoles ou 1.000 classes environ. Rythme qui semble satisfaisant. Mais qu'on y songe ! A cette allure la réfection actuellement indispensable des écoles françaises sera terminée en cent soixante ans.

Et d'ailleurs où trouver les emplacements nécessaires aux constructions nouvelles ? Leur besoin se fait surtout sentir dans les régions surpeuplées. Dans les agglomérations industrielles, dans les grandes villes, il faut bâtir de toute urgence... il n'y a aucun espace vacant, il n'y a pas de locaux libres. Dans les quartiers populeux, où un effort analogue s'impose, on se heurte à la même crise de l'espace. Alors on a recours à de lamentables expédients : on ajoute des étages transformant la cour de l'école en un puits ou bien on édifie une ou deux baraques sur la terrasse qui forme le toit.

LA GRANDE MISÈRE ET LES GRANDS ESPOIRS DES ÉCOLES RURALES

Constructions d'écoles dans les villes ? Nous avons vu combien elles étaient urgentes et nécessaires ! Elles ne le sont pas moins dans les bourgs, les villages, les campagnes. Combien d'écoles trop petites, vétustes, délabrées !

Entre les règlements de bon sens de 1927 et de 1936, qui fixent la composition normale d'une école maternelle et d'une école primaire, et la réalité il y a de dramatiques différences. Dans le Gard 174 écoles sont sans eau et 43, sans éclairage ; dans le Lot 65 écoles sont sans préau et 45, sans cour de récréation.

On dénonce la carence des municipalités. Mais beaucoup de celles-ci sont trop pauvres pour subvenir aux dépenses d'entretien ; trop pauvres, même largement aidées par l'Etat, qui peut octroyer pour de gros travaux des subventions allant de 35 à 75 % (depuis peu jusqu'à 85 %).

Ne parlons pas des régions exceptionnellement déshéritées, où le morcellement des communes en hameaux est le plus grand et les difficultés de circulation l'hiver souvent insurmontables, où la rigueur du climat provoque de constantes dégradations. Là, sans aide extérieure, sans obligation impérieuse de bâtir, la situation d'aujourd'hui — qui est celle d'hier — risque de se prolonger longtemps dans l'avenir.

Ne disons rien non plus du sud du Massif Central ni des hautes régions alpines : l'école, difficile d'accès, se tient parfois dans une salle qui avait autrefois servi de grange ou de porcherie. Mais je peux citer des cas pour le moins anormaux que j'ai observés dans le Nord et en Normandie.

A Watten, sur les bords de l'ancien golfe de Saint-Omer, l'école est en contre-bas du cimetière. Le mur mitoyen, de 8 mètres de haut, laisse suinter les infiltrations les plus malsaines.

Non loin, à Broukerque, l'école est si délabrée que cette commune de 804 habitants doit affecter un tiers du budget à son entretien, contre un vingtième en temps normal.

Au sud-ouest de Cassel, les deux classes de la commune de Nieurlet étant insuffisantes, on en a créé une troisième : le seul local disponible s'est trouvé être la salle du patronage, que le curé voulut bien prêter. Et lorsqu'une quatrième classe fut indispensable l'arrière-salle d'un débit a été découverte : pour s'y rendre les enfants traversent l'estaminet !

A Cassel même, dans ce centre touristique, l'école est demeurée intacte au milieu des ruines. Mais quelle école ! Sur la façade on lit encore la date

DANS LA COUR DE CETTE « MATERNELLE » LES ENFANTS JOUENT A L'AISE.

(*) Voir *France-Illustration* des 8 et 15 octobre 1949.

De petites villes comme Rivesaltes nous offrent l'exemple d'une école moderne ou l'air et la lumière pénètrent largement dans les classes. Contiguë a la classe, cette salle a la fois saine et claire offre aux tout petits la possibilité de se délasser dans un repos réparateur.

Ici les classes donnent sur de larges couloirs munis de vestiaires.

Une cour claire, un jardinet, des arbres. — Propreté et hygiène.

d'origine : « 1727 ». Elle est sinistre de couleur ; l'écoulement des eaux y est déplorable, les planchers vibrent au moindre mouvement.

Voici le cas de Masny, petite commune en plein cœur du bassin minier, près de Douai.

Les « z'houillères », comme on dit là-bas, viennent de lui adjoindre 300 corons nouvellement construits. 12 nouvelles classes sont nécessaires. Même avec une grosse subvention de l'Etat Masny n'a pas les moyens financiers de les édifier, et les nouvelles habitations sont même exemptes d'impôts pendant quinze ans. Ne serait-il pas logique de se retourner vers les houillères, qui se désintéressent d'un problème dont la loi les a effectivement déchargées ? Elles ont des responsabilités à assumer et des obligations morales à remplir. On connaît leur prospérité ; qu'on sache seulement qu'à leur ombre vit une commune comme Masny, si misérable qu'elle n'a même pas les moyens de transformer les fenêtres de la classe enfantine ; des fenêtres qui ne s'ouvrent pas.

LES ÉCOLES DE HAMEAUX

Je ne quitterai pas le Nord sans mentionner l'école de Lynck, où surgit le problème délicat et complexe des écoles de hameaux.

D'après la loi une école s'impose dans un hameau s'il est distant de plus de 3 kilomètres du centre de la commune. Mais cette école est à la charge de la commune. Or ce sont les régions les plus tourmentées, les plus désolées, les moins accessibles qui offrent l'habitat le plus dispersé (certaines communes comptent jusqu'à dix et onze hameaux); comment veut-on qu'elles subviennent aux besoins de plusieurs écoles ?

A Lynck le cas est spécial : l'école a été créée pour des hameaux de cinq communes avoisinantes dans un vieux baraquement qui avait été utilisé par les Espagnols. Il est si dégradé que le plancher menace de s'affaisser. Trente élèves sur soixante restent pour la soupe de midi, que, faute de place, on sert dans les classes. Il est donc normal de prévoir des améliorations et même une construction nouvelle. Mais pour toute décision l'accord des cinq conseils municipaux est indispensable, puisque les cinq communes participent aux frais. Le veto d'un seul — et c'est le cas en ce moment — interdit toute initiative.

Ecole de hameau encore, dans le Calvados, aux portes de Lisieux, sur la route de Caen à Paris, celle de La Boissière. Cette commune sinistrée compte *60 habitants*. Et son école, construite dans une baraque, abrite à l'heure actuelle *60 élèves*. Sur ces 60 élèves 8 seulement appartiennent à La Boissière; les autres viennent de quatre communes voisines, qui se refusent à participer à l'effort de La Boissière.

« Comment vivez-vous ? ai-je demandé au maire.

— Nous vivons grâce aux bénéfices que nous réalisons en donnant dans notre salle des Fêtes des spectacles et des bals. Comment pourrions-nous faire autrement ? Le budget communal est de 160.000 francs. »

Le maire se refuse à penser qu'un jour viendra où ces ressources exceptionnelles s'épuiseront. Son dynamisme le conduit à croire que le projet qui est prêt et qui revêt la forme sympathique d'une construction rudimentaire mais solide sera rapidement réalisé. Il coûtera près de 5 millions ; ce qui est un chiffre faible. Mais, même si l'Etat apporte à La Boissière l'aide maximum de 85 % la commune sera dans l'impossibilité de financer le reste. Le maire reste convaincu que devant ce cas exceptionnel l'administration saura trouver une solution à ce problème qui paraît insoluble

INITIATIVE ET SOLIDARITÉ

Si la France avait les ressources nécessaires, si les initiatives locales n'étaient pas paralysées par des règlements-laminoirs et si le « robinet des subventions » pouvait s'ouvrir largement on verrait surgir partout des écoles propres, avenantes, claires, entourées de jardins ou de cours, baignant dans un air sain.

On verrait se multiplier des écoles adaptées au style de la région, comme celle de Gaillon, dans l'Eure, ou celle de Roncey, au sud de Coutances, demeurée debout malgré les bombardements, ou celles de Condé-sur-Escaut et de Vieux-Condé, aux approches de la Belgique, ou celles qui sont si typiques de la région parisienne, banales et pratiques.

Quand on voit ce qu'on peut faire lorsqu'on cherche seulement à se maintenir dans une moyenne honnête, fuyant l'apparat dispendieux autant que la laideur uniforme, s'efforçant de prévoir les besoins de l'avenir, on peut espérer que des solutions locales, régionales et surtout nationales seront trouvées au problème des constructions scolaires.

L'an passé, dans le gros bourg de Bréhal, au nord de Granville, le directeur de l'école, un vieux maître populaire, fit valoir au maire que l'école traditionnelle était devenue trop petite. Les élèves connurent ses alarmes, et aussi ses anciens élèves établis à Bréhal.

Comme d'autres construisirent en grand une voie ferrée de la jeunesse, pourquoi les habitants de Bréhal ne construiraient-ils pas la « classe de la jeunesse » ? M. Launay conçut l'idée. Il sut la réaliser. Il acheta à Cherbourg un baraquement américain qu'en un seul jour, avec l'aide d'élèves, il parvint à démonter et à ramener dans deux camions. A Bréhal on vendit tout ce qui, dans ce baraquement, n'était pas indispensable ; le produit de la vente dépassa le prix d'achat, ce qui permit d'acheter du ciment et du sable.

Alors chacun s'y mit : M. Launay, les élèves, des anciens élèves, maçon, charpentier, serrurier, tous coopérèrent. En huit jours le gros œuvre était édifié. En janvier une salle claire de 9 m. 60 sur 8 m. 40, largement ouverte à la lumière, était inaugurée dans la joie générale.

Il n'en coûta que 150.000 francs à la commune.

POUR QUE LA FRANCE VIVE !

Que la leçon d'initiative, d'énergie et de solidarité de Bréhal puisse être entendue ! Des initiatives analogues ont été prises ces temps derniers dans trois autres communes, dans les Pyrénées, en Auvergne et dans le Limousin.

Et que veuille bien être entendue la supplication des enfants de France, de leurs maîtres, de tous ceux qui se penchent sur l'enseignement plus encore que sur la pédagogie, de tous ceux qui regardent l'avenir du pays !

Il faut pour que la France vive que les jeunes Français reçoivent dans des conditions propices une éducation intellectuelle, morale, civique, physique qui les équipe pour les luttes de la vie. Rien de solide, de durable et de sain ne pourra être entrepris dans les poussières, les ruines, la détresse, l'obscurité.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

La France de M. Fallières

Il y a de cela quarante ans seulement. Mais c'était un autre monde. A quoi tient le changement survenu ? A la fin du louis d'or, pense M. Jacques Chastenet ; à la mort de la pièce de cent sous.

« Ce n'est pas quand Bergson fait prévaloir l'intuition sur l'intelligence, ce n'est même pas quand les nations d'Europe se précipiteront en armes les unes contre les autres que le noble édifice construit aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, en grande partie par des mains françaises, s'écroulera véritablement : c'est quand l'immutabilité monétaire cessera d'être article de foi, quand les détenteurs de l'autorité se croiront affranchis de l'impératif comptable et quand ils s'imagineront être investis du pouvoir divin de faire quelque chose avec rien. »

Autrement dit, quand le franc a cessé d'être un franc dans la main de chaque Français, il n'est plus rien demeuré de ce qui existait alors. A cette époque la France épargnait chaque année quatre milliards, c'est-à-dire presque autant que l'ensemble du budget de l'Etat. Quatre milliards or, bien entendu. En ce temps-là on pouvait à Paris, dans de petits restaurants, faire un solide repas pour 2 francs, vin compris. Pour 10 francs on déjeunait somptueusement dans un cabaret élégant. En province, à moins de 3 francs, en Périgord ou dans les Landes, on avait un festin de plusieurs services, avec foie gras, truffes, armagnac. On s'habillait à 75 francs en confection, à partir de 100 francs sur mesure. On avait une paire de souliers pour 20 francs, une chemise pour 5 francs. C'était le bon temps.

M. Jacques Chastenet fait gloire au président Armand Fallières d'avoir régné comme un débonnaire souverain sur cette époque, qui mérite assurément le nom d'âge d'or au sens rigoureux du mot. Son livre, *la France de M. Fallières* (Fayard), est très favorable au président légendaire, dont la cravate à pois fit la joie des caricaturistes et des chansonniers. Je ne suis même pas sûr que M. Chastenet ne présente pas le seigneur du Loupillon comme plus populaire qu'il ne fut. Le grand mouvement de popularité fut pour l'avènement de Poincaré, en janvier 1913. Mais aux yeux de M. Chastenet c'est le commencement des catastrophes, la première note du prélude à la guerre. Armand Fallières aurait été selon lui un habile politique, sous la houlette de qui il n'y a rien eu de cassé. Ce qui est sûr c'est que, à quelques mois près, le septennat de Fallières représente les dernières années du monde que le 2 août 1914 devait faire entrer dans un passé révolu.

Mais en ce sens ces années-là ne font que couronner une longue suite d'années antérieures, auxquelles elles ressemblent beaucoup. La France de M. Fallières ressemble de très près à celle de Grévy et même à celle de Napoléon III. On continuait de vivre comme on avait vécu depuis quelque cinquante ans. C'est après que la rupture s'est faite. Et c'est pourquoi ces choses d'hier nous semblent parfois dater de si loin.

M. Jacques Chastenet en fait le recensement avec une riche information et un brillant talent descriptif. Voici l'époque où l'on ignorait les cocktails ; mais quand on se mettait à table c'était pour faire sérieusement les choses, en attaquant des menus à six ou huit services, avec autant de vins fins. Voici le temps où la société avait ses étages distincts, le monde, le demi-monde, la bourgeoisie, grande et petite. Le sérieux était vraiment la marque de tout ce qu'on faisait alors, travail ou plaisir. Quand Boni de Castellane donnait une fête il y dépensait une vraie fortune. Quand une grande cocotte faisait carrière elle ne réussissait pas à moitié.

Si l'on se tourne du côté des lettres, des sciences, des arts, il est remarquable que cette époque prenne un tout autre aspect. Elle n'est plus un âge lointain, dont les mœurs désuètes nous font sourire ; c'est au contraire un temps de nouveautés inouïes. Les gens d'alors se scandalisent d'ailleurs de celles dont ils s'aperçoivent, et ils ignorent complètement les autres.

Ce qui fait scandale c'est la peinture cubiste, l'art des fauves, la musique moderne. *Pelléas,* qui date du septennat Loubet, finit pourtant par s'imposer. Et tout Paris court aux ballets russes. Mais on se battra encore, à la première du *Sacre du printemps,* autour de l'avènement de Stravinski. Ce qui passe inaperçu, ce sont les génies littéraires qui viennent de se lever dans notre pays. Qui connaît alors le nom de Paul Valéry, rentré dans un silence de vingt ans après ses débuts de la fin du précédent siècle ? Gide a cinq cents lecteurs, Claudel, pas beaucoup plus, et Péguy voit plafonner à mille le nombre des abonnés à ses *Cahiers.* Quant au petit Proust, comme l'appellent les gens du monde, les salons qui l'ont vu passer seraient bien surpris s'ils savaient quelle œuvre immense mûrit en lui. Non, les auteurs en vogue sont alors France, Loti, Bourget, Barrès. La jeune académie Goncourt vient de commencer sa prospection de génies nouveaux ; ses immortels, à elle, s'appellent Emile Moselly, André Savignon, Marc Elder ; les noms qu'elle écarte sont ceux d'Apollinaire, d'Alain-Fournier, de Valéry Larbaud... Le public, en somme, est mieux informé de l'actualité scientifique : il n'ignore pas qu'Henri Poincaré est un génie de première grandeur et qu'autour du radium le ménage Curie est lancé sur des pistes vertigineuses. Mais qui songe alors que l'ère atomique, au moins en principe, est déjà commencée ?

Il n'importe, tout Paris chantait *Pétronille, Caroline* et ses petits souliers vernis, ou bien *la Petite Tonkinoise.* Les premiers avions décollaient en sautillant sur l'herbe d'Issy-les-Moulineaux. Un jour mémorable Blériot allait traverser la Manche, acclamé par les peuples qu'enivrait cette nouvelle conquête de l'homme... C'était le bon temps !

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Miss Mabel. — Nina

Au théâtre Saint-Georges, *Miss Mabel,* comédie en quatre tableaux de R. C. Sheriff, adaptée par Claude-André Puget et Hélène-Frédérique Lara, a permis la rentrée de M^me^ Ludmilla Pitoëff, et ceux qui ne l'avaient pas applaudie dans ses grandes créations d'avant guerre aux côtés de son mari ont ressenti son apparition sur la scène comme une véritable révélation. Il n'y a guère de jeu plus sobre que celui de Ludmilla Pitoëff : sa voix, bien timbrée, est faible et presque monocorde ; son corps menu, modeste, ne se déplace guère dans l'espace. Mais au milieu de son visage pâle, encadré de bandeaux neigeux, brille un regard d'une profondeur et d'un éclat extraordinaires. Chaque mot qu'elle prononce a son importance et détient un inexplicable pouvoir d'émotion.

La pièce évoque un peu *Arsenic et vieilles dentelles.* Une vieille fille empoisonne sa sœur avec tranquillité, afin que l'héritage de celle-ci lui permette de faire du bien autour d'elle. Le développement, soutenu par un coup de théâtre assez arbitraire, est cependant bien conduit, et tous les rôles sont admirablement tenus, de Jean Brochard, jardinier haut en couleur, à Marcel André, notaire des plus vraisemblables, à Jean d'Yd, à Robert Le Béal, à Germaine Delbat, à Lise Graf, à Roland Alexandre et à Svletana. Quel plaisir de voir une pièce aussi bien jouée ! Cette troupe, conduite au succès par Jean Mercure, ne défend pas son texte ; elle le rend nécessaire. Encore que, pour ma part, je préfère de beaucoup, du même auteur anglais, cet admirable roman d'anticipation qui a pour titre *le Manuscrit Hopkins.*

Si l'on en croit les déclarations faites par son auteur, M. André Roussin, *Nina* serait une farce triste. Disons plutôt qu'il veut la voir telle, et que s'il disait vrai il aurait tort. C'est une farce tout court, une farce confectionnée avec tous les ingrédients en honneur depuis Scribe, Labiche et Feydeau. Le trio classique est en scène, et aussi le lit cher aux vaudevillistes (il est vrai qu'ici son emploi est imprévu). La situation n'est donc pas neuve, si les péripéties le sont dans leur abracadabrance délibérée. M. André Roussin a l'imagination comique. Il l'avait déjà montré dans *la Petite Hutte* et *Am-Stram-Gram.* Avec *les Œufs de l'autruche* son ambition se haussait d'un cran, mais il ne réussissait que par moment à trouver le ton de la grande comédie. On ne se débarrasse pas du jour au lendemain des servitudes ou, si vous préférez, des mauvaises habitudes du vaudeville. Toutefois, en écrivant *Nina,* M. Roussin s'est rappelé, de fois à autre, qu'il était l'auteur des *Œufs de l'autruche.* Alors, tandis que la bouffonnerie battait son plein, il a relâché sa verve pour nous assener de petits couplets de moraliste ; autrement dit le vaudevilliste s'est mué en prédicant.

M. Roussin nous a encore prévenus qu'il était parti d'une situation arbitraire, mais que le développement de la pièce devait finir par rendre ses marionnettes humaines. Franchement je ne crois pas qu'il y ait réussi. Lorsqu'il y tend, le décalage du ton aussitôt irrite. Il faut dire que le rideau se lève sur une garçonnière où Gérard Dupuis, célibataire oisif et bien pourvu, n'a pas d'autre occupation que de se livrer aux joies de l'amour avec diverses femmes, généralement mariées. Il attend une certaine Nina, avec laquelle il a décidé de rompre, car elle s'est imposée à lui plus qu'il ne l'a séduite. On sonne. Ce n'est pas Nina, mais le mari d'icelle, Adolphe Tessier, fonctionnaire ponctuel et au cerveau légèrement fêlé. Adolphe fait suivre sa femme depuis trois mois ; il n'ignore rien de son infortune et, tirant un revolver de sa poche, annonce à Gérard qu'il est venu le tuer. Pourquoi ? Non pas par jalousie, mais parce qu'il trouve immoral que tandis que lui, Tessier, pâlit sur des dossiers tout le jour afin de faire vivre sa femme celle-ci, dans le même temps, s'abandonne aux bras d'un parasite social.

La situation est plaisante. Vous voyez pourtant que, d'entrée de jeu, l'auteur nous demande une concession à l'artifice. Et le dialogue a beau être d'une drôlerie étourdissante, nous abandonnons la vérité des caractères pour la haute fantaisie. Je n'en blâmerais d'ailleurs pas M. Roussin si, conservant ce ton et le poussant à l'extrémité, il s'élevait à la satire générale. Mais non, après qu'Adolphe ayant appris que Gérard n'est pas heureux a refusé de le tuer, Nina se présente à son tour. Nina est la femme-tourbillon qui domine les hommes, apparemment parce qu'elle les étourdit et les fatigue. Tout de suite elle prend le dessus sur son mari et son amant, oblige l'époux à se coucher dans le lit du larron d'honneur, sous prétexte qu'il est enrhumé. Nous voilà embarqués dans la farce.

M^me^ Elvire Popesco, qui tient le rôle de Nina, fera le succès de la pièce. Elle est toujours trépidante, tumultueuse, infatigable, irrésistible. Ces trois actes ont évidemment été écrits pour elle. Pas un instant l'auteur n'a perdu de vue son interprète. Et si la pièce nous déçoit par certains côtés, il n'en faut pas chercher ailleurs la raison.

Ces réserves ne m'empêcheront pas de reconnaître, cette fois encore, l'étonnant pouvoir comique de M. André Roussin, homme de théâtre par excellence. Sa pièce gagnera à quelques coupures, notamment dans les monologues où se marque une rupture de ton qui fige le rire sur les lèvres. Car on rit beaucoup, grâce non seulement à M^me^ Elvire Popesco, mais encore à M. Robert Vattier, hallucinant de vérité burlesque dans son rôle de ganache raisonneuse. M. Maurice Teynac, excellent et distingué, manque un peu d'accent.

Le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Anatole France a été commémoré par une série de cérémonies en Touraine. De nombreuses personnalités littéraires s'étaient donné rendez-vous à Saint-Cyr-sur-Loire pour un pèlerinage à la Béchellerie, la propriété où le maître se plaisait tant à séjourner. Elles y furent accueillies par M. Lucien Psichari, petit-fils d'Anatole France. Une exposition « francienne » fut ensuite inaugurée au musée des Beaux-Arts de Tours. Puis à l'hôtel de ville un solennel hommage fut rendu à l'écrivain dont la statue, œuvre du sculpteur Sicard, s'élèvera désormais dans le jardin de la préfecture.

Des discours furent prononcés par MM. Horace Hennion, Fernand Gregh, Jules Romains. Gérard Bauër n'avait pu venir lire lui-même la page sensible et pénétrante qui couronnait cet hommage à l'auteur du « Lys rouge » dont le grand artiste Steinlen a fixé de saisissante manière les traits vieillissants dans le dessin inédit que nous reproduisons.

IL Y A VINGT-CINQ ANS MOURAIT ANATOLE FRANCE

En cet automne ensoleillé Biarritz reste un rendez-vous de l'élégance et du bon gout.

Marquis d'Arcangues et baronne de l'Espée.

André Ségovia, le prestigieux guitariste.

FESTIVALS A BIARRITZ

Biarritz, ce nom aux consonances à la fois curieuses et musicales comme une mystérieuse incantation, fait surgir dans notre mémoire cette grande et indiscutable station de la côte basque dont la renommée est depuis longtemps universelle. De tout temps cette cité, merveilleux sourire du golfe de Gascogne, a connu l'ambition d'élargir son horizon et cherché à se placer sous le triple signe de l'élégance du vrai et du beau. Du petit port de pêcheurs qu'il était au XI[e] siècle, Biarritz devint une résidence impériale qui reçut les plus grandes notabilités de l'ancienne Europe.

Cette année, le Grand Casino de Biarritz s'est donné pour mission d'offrir à ses hôtes des programmes artistiques de haute qualité en organisant des récitals, des concerts et des galas touchant aux domaines de la musique, de l'art lyrique et de la danse.

Trois solistes de grand renom se sont succédé à quelques jours d'intervalle. Ce fut tout d'abord Christian Ferras, l'un des plus jeunes virtuoses de l'école française du violon. Son récital lui valut un très chaleureux succès. Admiré et vénéré, Jacques Thibaud a donné une nouvelle manifestation de son art. Quant au guitariste André Ségovia, on ne peut concevoir quelle prodigieuse virtuosité il communique à son instrument.

Sur le plan symphonique il convient de mettre à l'honneur deux concerts exceptionnels. L'orféon Donostierra est une chorale qui passe pour l'une des meilleures formations d'Europe. Tout ce monde chante avec souplesse, homogénéité et précision, sans dispersion comme sans contrainte. L'orféon nous offrit une exécution de choix : *la Neuvième* de Beethoven. Les solistes étaient : Roger Barsac, Angelita Calvo, Jane Larre et Julio Uribe, accompagnés par le grand orchestre du Casino, que conduisait Henri Tomasi.

C'est au concours international Marguerite Long-Jacques Thibaud que nous devons la révélation du pianiste italien, venu directement de Naples, Aldo Ciccolini. Premier grand prix 1949, ce jeune et déjà grand artiste, que Paris avait si justement applaudi à ses concerts de juin et juillet derniers, a donné à Biarritz une incomparable exécution du *Concerto* de Tchaïkowsky.

Parmi la longue série des manifestations artistiques de cette année, une soirée était consacrée à un festival Ravel. Dans le cadre délicieux du théâtre on a donné *l'Heure espagnole* et *l'Enfant et les sortilèges*. Deux spectacles d'une richesse pétillante d'esprit et d'un sentiment rare. L'intérêt se trouvait encore accru du fait que nous étions tout près de Ciboure, ville natale du maître de la musique contemporaine. Il convient avant tout de dire que ces ouvrages furent interprétés d'une manière vivante et très musicale.

Depuis quelques années, la danse a pris un essor sans précédent et les admirateurs de cet art se sont vu offrir des représentations de choix. La popularité dont jouit le danseur Josu Torrès est due en partie à sa virtuosité, à sa fantaisie multiple et à la subtile poésie de sa mimique. Il nous enchante avec *Gitanerias*, de Lecuona, *El Embozado*, de Tragan, *Polo gitano* et *Asturias*, d'Albeniz. C'est l'artiste-né dans toute l'acception du mot. L'impression dominante des danseurs Rosario et Antonio fut bonne, sans plus.

Pour la première fois en France, les ballets espagnols Pilar Lopez sont venus marquer de leur talent la fin de la saison de Biarritz par trois manifestations exceptionnelles. C'est à la grande Argentinita, créatrice de la chorégraphie espagnole modernisée par épuration et stylisation du folklore ibérique, que nous devons cette belle compagnie que dirige maintenant sa propre sœur, Pilar Lopez, danseuse de grande classe. Comme pour prouver une fois de plus qu'une même émotion peut être suscitée par des manifestations différentes, le marquis d'Arcangues, animateur remarquable, a donné à la traditionnelle nuit de la côte basque, qui est à juste titre considérée comme l'incontestable sommet de l'année, le cadre enchanteur du Country-Club. Là, les belles traditions du luxe, de l'élégance et du goût de France présidèrent avec tout le faste désirable à la nuit de « Chiberta ».

D'autre part, MM. Riquelme et Dubroca ont eu l'idée d'aménager la galerie d'art du Casino et de nous présenter dans le cadre qui convenait de purs joyaux d'art décoratif, et sans aucun sentiment d'anachronisme nous avons pu admirer une Vierge du XV[e] siècle parée de bijoux et de fantaisies modernes. Ainsi tous les dévouements et toutes les compétences auront contribué à la ruussite de cette Saison. Cependant il faut rendre un hommage particulier aux musiciens de l'orchestre du Grand Casino et à son chef, Henri Tomasi.

Quant à la réalisation et à la direction artistiques, elles reviennent à M. René Chauvet, dont l'éclectisme et la sûreté des connaissances furent les meilleurs garants du succès de ces festivités.

Aldo Ciccolini (au centre) et le danseur José Torrès (a dr.) goutent un moment de détente.

Serge Berthoumieux.

PETITES CHRONIQUES

GŒTHE ET LA FRANCE

Le deuxième centenaire de la naissance de Gœthe a suscité de nombreuses manifestations. L'une des plus importantes et des plus propres à toucher un grand nombre d'esprits est assurément l'exposition qui vient de s'ouvrir à Paris aux Archives nationales, dont le thème est Gœthe et la France.

M. André François-Poncet, haut commissaire de France en Allemagne, dont la connaissance de la vie et de l'œuvre du poète est profonde, a magistralement présenté cette exposition dans une causerie où il a dégagé les sources d'intérêt offertes par les rapports de Gœthe et de la France, non seulement tels qu'ils furent de son vivant, mais tels encore qu'on les peut découvrir de nos jours.

Dans l'exquis décor de l'hôtel de Rohan-Soubise il est donc possible, grâce à une précieuse collection de documents, d'éditions illustrées, d'œuvres d'art, de prendre tour à tour des vues sur l'influence des lettres françaises en Allemagne au XVIII[e] siècle, sur le séjour de Gœthe étudiant en Alsace, sur la façon dont il fut le témoin de la Révolution et de l'Empire. Et l'on trouvera également un aperçu de ses rapports avec nos artistes et nos savants pour terminer par l'examen des multiples suites que son œuvre a reçues en France et qui prouvent la valeur durable de son message.

Marcel François. « Audierne-Le Goyen. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Marcel François est un artiste réaliste et sensible. Son ensemble de peintures exposées à la Galerie Paul Pétridès plaît par le caractère de puissance évocatrice des sites ou des objets recréés. L'artiste a évolué pour le paysage autour de trois centres : la Corrèze, l'Aveyron et le Finistère. Cela lui a permis de varier ses moyens d'expression en traduisant l'aspect propre à chacune de ces régions.

La technique de Marcel François est à la fois lisse, sobre et vigoureuse, contrastée par des oppositions d'éclairage, ce peintre donnant souvent sa préférence à la nature vue au crépuscule ou au soleil couchant.

Marcel François peint aussi des natures mortes, surtout des fleurs, très serties, mais parfois cet aspect de dureté qu'il cherche à leur donner contribue à accuser le côté légèrement artificiel de certains de ses bouquets, bien que dans d'autres apparaisse toute sa sensibilité d'artiste.

Cyril Constantin montre en public une série de peintures à la Galerie Bing. Cyril Constantin est un cas : il a l'esprit en ébullition, et chaque année il crée du nouveau dans le domaine plastique ; car il pratique aussi la sculpture, notamment la sculpture sur bois, et cette sculpture polychrome il la mêle au vitrail, obtenant ainsi des effets saisissants.

Dans ses peintures Cyril Constantin se réclame de Rembrandt et de Vlaminck, bien que son style soit très personnel et que l'ascendant de ces deux maîtres ne soit qu'à la base de son art et qu'il en subisse l'influence presque inconsciemment. Ses paysages sont dramatiques, pathétiques. Cyril Constantin est lui-même une force de la nature; aussi n'est-il a son aise que dans l'orage, la pluie, le vent, ou la neige : il hait la nature paisible, il aime les outrances, les heurts de couleurs, les contrastes d'éclairage.

Ce lyrique, lorsqu'il s'attaque au portrait, exécute des effigies gigantesques, michelangelesques, traduisant l'expression angoissée, pensive, bien que toujours bouillonnante, ou exaltée de ses modèles. Il sonde l'âme, mais ne donne jamais un caractère de sérénité à ses types. Son *Philosophe*, son *Moine*, son *Portrait de Tristan Bernard*, à qui il donne une tête à la Courbet, sont des œuvres très puissantes et dans lesquelles l'artiste cherche à exprimer la vie dans tout son dynamisme.

MM. Bernheim jeunes présentent des toiles de Rederer. Ce peintre qui rapporte des œuvres exécutées à New-York aime le dessin et les couleurs délicates, choisies dans une harmonie voulue et bien à lui : c'est une dominante de bleus, et Rederer cherche à rendre l'atmosphère spéciale et subtile qui circule autour de ses blocs d'architecture. Rederer est un dessinateur excellent, et ses compositions sont établies selon des principes bien traditionalistes. Ses portraits, ses natures mortes sont conçus dans le même esprit de sincérité devant la nature.

MAURICE SÉRULLAZ.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA CRISE DE L'ANCIEN RÉGIME :

Pierre Joly, *Calonne, 1734-1802* (Plon, 340 pages). Le plus chansonné (après Mazarin) et le plus décrié de nos ministres fut certainement Calonne, dont l'histoire a fait le bouc émissaire des fautes de la monarchie.

A la lumière d'un jugement rassis et d'une documentation consciencieuse, M. Joly nous invite à reviser ce jugement.

L'avènement de Calonne au ministère en 1783 est marqué par un hiver rigoureux et une recrudescence de la misère du peuple. Il n'en prêche pas moins l'optimisme, la confiance ; ses arguments séduisent Mirabeau. Chargé de liquider une guerre dispendieuse, il a une claire vision du problème financier.

Il est certes imprudent en ne voulant pas que le déficit soit connu avant qu'il soit couvert. Mais, tout compte fait, ses qualités sont de meilleur poids que ses faiblesses. On ne voit en lui que le ministre de la faillite ; on oublie que Paris lui doit une page de son urbanisme : la place Saint-Germain-l'Auxerrois, le dégagement des Halles, la nouvelle enceinte de la ville et ces « propylées » de l'architecte Le Doux que Bachaumont surnommait des « colonnades ».

Son rôle dans l'émigration fut considérable ; après avoir fait la pluie et le beau temps dans le clan du comte d'Artois, il deviendra le chef spirituel de la dissidence.

Il meurt en 1802 ayant, dit un mémorialiste, attrapé une pleurésie en courant après le premier ballon à parachute. A peine laissait-il de quoi l'enterrer.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE :

Pierre-Olivier Lapie, *Cromwell* (Flammarion, 281 pages). « Le nom de Cromwell, a dit un royaliste anglais, ne s'éteindra qu'avec la fin d'un monde qui eût été trop petit pour ses conquêtes si la vie courte imposée aux humains n'avait pas arrêté ses desseins immortels. » C'est ce passionnant chapitre de l'histoire d'Angleterre que fait revivre la plume alerte de M. Lapie en nous rappelant que les conflits qui divisent le monde d'aujourd'hui — démocratie ou dictature, autorité ou liberté, peuple ou parti — sont ceux qui déchirèrent le cœur de ce fils de hobereau.

Il nous montre en Cromwell un Anglais de bonne race, « carré de base comme de hauteur », au regard insondable, ayant plus de sens politique que de lectures ou d'idées générales, avec sa religion personnelle et un peu étrange, sa tendresse pour les enfants, les fleurs, les animaux ; esprit inquiet travaillé par le paludisme, « cherchant dans l'ordonnance tumultueuse des espaces un signe de la divinité ».

Replacé dans son temps, dont on l'isole trop volontiers, Cromwell en reflète les égarements et les faiblesses. Une des vues les plus originales de l'auteur est celle qui évoque le rôle de la sorcellerie dans le déroulement des événements dont le Protecteur a été le héros. Les Stuarts avaient pour les sorcières d'étranges ménagements qui conféraient à celles-ci une sorte d'immunité. Cromwell, de son côté, ne laissait-il pas entendre que des puissances occultes l'assistaient et qu'il n'avait pas que Dieu seul avec lui ? Il avait la hantise des intersignes, de la fatalité de certaines dates. Les royalistes prétendront qu'il avait un pacte avec le démon...

La « leçon de Cromwell », c'est que la révolution n'est rien sans l'homme. Il se tient à cet intervalle des siècles où le souci du régime remplace dans l'esprit de l'homme la préoccupation de son salut. C'est l'interférence de la politique et de la religion, et nous touchons à travers Cromwell le drame de notre temps.

Cet homme, dont le nom a rempli l'histoire d'un demi-siècle, n'a pas de tombe ; ses cendres ont été dispersées et la royale abbaye de Westminster a refusé un monument funèbre au régicide.

ALBERT MOUSSET.

LE SALON DE LA MARINE

Pendant un mois le musée de la Marine, au palais de Chaillot, abritera dans ses salles le VII[e] Salon de la Marine. On pourra y voir les œuvres des peintres officiels du département de la Marine, qui joignent souvent à leurs mérites artistiques un intérêt anecdotique et documentaire qui en augmente le prix. Près d'elles des œuvres d'autres artistes pour qui la mer est une source toujours renouvelée d'inspiration. Une section de modèles réduits retiendra aussi les visiteurs.

L'invitée d'honneur de la marine française à ce Salon est cette année la marine royale néerlandaise — pas moins de trente toiles du XVI[e] au XIX[e] siècle, signées de noms illustres. On se penchera avec autant de curiosité sur les atlas et journaux de voyage du XVII[e] et du XVIII[e] siècle.

GALERIES

PAUL PETRIDES
53, rue La Boétie — BAL. 35-51
MARCEL FRANÇOIS
ŒUVRES RÉCENTES

GALERIE MOTADERT
35, avenue de Friedland - ELY. 15-77
NINON JAPY
"Haïti", gouaches récentes
Jusqu'au 5 novembre

L'EXPOSITION FRANÇAISE DE LISBONNE

L'Exposition de Lisbonne, où la France présentait pour la première fois au Portugal en une même exposition les créations de ses métiers d'art et ses réalisations industrielles, a obtenu un très grand succès. Elle fut inaugurée par le président Carmona et reçut près de 100.000 visiteurs. Ses bâtiments couvraient 8.000 mètres carrés dans l'admirable décor des rives du Tage, à Belem.

Les administrations publiques et toutes les grandes organisations industrielles et commerciales, auxquelles s'étaient jointes nombre de maisons réputées, composaient un ensemble éminemment représentatif de la production française et qui témoignait de l'effort de redressement accompli par notre pays.

Parmi les stands qui ont particulièrement retenu l'attention du public portugais il faut citer le stand du Syndicat des exportateurs de publications périodiques françaises, qui a permis aux visiteurs de prendre contact avec différentes revues dont certaines leur étaient peut-être inconnues, révélant ainsi des aspects nouveaux de l'activité française sous toutes ses formes.

DES GASTRONOMES AMÉRICAINS PARCOURENT LES VIGNOBLES DE FRANCE

Vouvray, Saumur, Anjou, Cognac, Bordelais, Côtes du Rhône, Bourgogne, Alsace, Champagne, prestigieux itinéraire que viennent de parcourir pendant vingt-trois jours une douzaine de membres américains de l'association gastronomique anglo-saxonne Wine and Food Society.

Fondée à Londres en 1933 par un de nos compatriotes, M. André Simon, l'Association a depuis lors largement essaimé dans l'Empire britannique et aux Etats-Unis.

La section de San-Francisco, que préside un médecin d'origine française, le docteur Marius Francoz, fait chaque année un voyage de vendanges en Californie. Cette année, sur l'initiative du conseiller commercial de France à San-Francisco, M. Beaujard, la tournée a eu lieu à travers nos vignobles.

Les participants à cette randonnée se sont montrés enchantés de l'accueil qu'ils ont reçu. Le Centre national du commerce extérieur, les chambres de commerce, les associations viticoles, le Commissariat général au Tourisme se sont efforcés de leur rendre le séjour facile et agréable. Et nos amis américains n'ont pas caché qu'ils emportaient des diverses étapes de leur Tour de France gastronomique des souvenirs qui ne s'effaceront pas.

DU NOUVEAU POUR LES « CHASSEURS D'IMAGES »

Dernière innovation dans le domaine de la photographie : l'appareil de prises de vues que l'on « jette après usage » est proposé actuellement aux amateurs dans tous les magasins d'outre-Atlantique. Inutile désormais de s'embarrasser d'un matériel plus ou moins encombrant : il suffit, avant de prendre une photographie, d'entrer dans le *drug-store* le plus proche, d'acquérir pour une somme modique une petite boîte de carton enveloppée de cellophane munie d'un objectif, d'un obturateur et chargée d'un film de 35 millimètres.

Les photographies prises grâce à un viseur, en carton également, l'appareil n'est plus qu'une boîte en carton contenant le film exposé. Il ne reste plus au photographe qu'à l'expédier par la poste à la fabrique, qui lui adressera par retour du courrier huit négatifs développés et huit agrandissements « format 9×12 ».

C. T.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Après Haydn, Glazounow, Louis Aubert et quelques autres compositeurs, Henri Sauguet a entrepris de glorifier *les Saisons*. L'allégorique symphonie avec chœurs qu'il vient d'achever sera diffusée en première audition publique sur la chaîne nationale le 26 octobre. Elle s'impose par son originalité, par la valeur de ses accents sincères. Deux éléments en forment la base. D'une part l'inspiration généreuse, sobre, féconde d'un compositeur qui écrit avec ferveur ; d'autre part un décor sonore fidèlement enregistré sur place, dans la nature, et auquel les musiciens n'avaient encore jamais fait appel en dehors du théâtre et dans ces larges proportions. Les sonorités du vent qui souffle dans les arbres, du chien qui aboie, du ruisseau qui coule, du coq qui chante sont incorporées dans la partition. Elles étonnent au premier abord, font sourire au second et séduisent enfin par les souvenirs qu'elles évoquent d'un été passé à la campagne ou d'un hiver douloureux dans l'isolement par la froidure et la pluie.

L'initiative hardie d'Henri Sauguet ouvre une voie nouvelle dans laquelle s'engageront nombreux les artistes épris de nouveauté. La Radiodiffusion invita quelques privilégiés à une « première » privée de ces pages inédites dont le souvenir harmonieux persiste pendant un long temps après l'audition. Beethoven, qui reproduisait avec joie les bruits de la nature dans sa *Symphonie pastorale*, eût apprécié la haute tenue de cette puissante fresque allégorique. Elle marque une date dans l'histoire de la musique.

W.-L. Landowski.

COURRIER DU CINÉMA

La Clé de verre

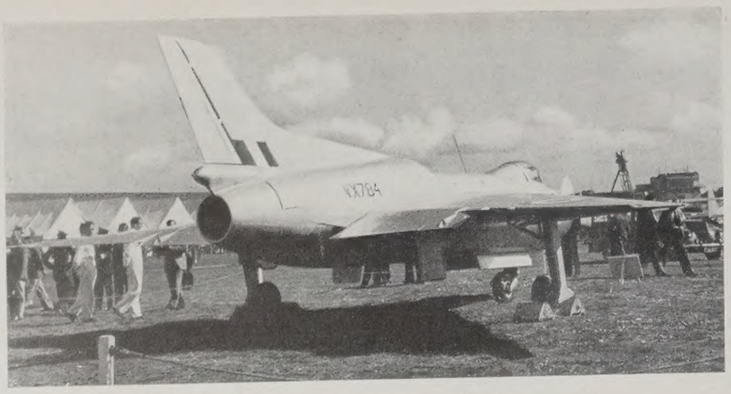
Le curieux livre de Dashiell Hammet fut l'un des premiers, sinon le premier, à rendre populaire ce qu'on a appelé par la suite le « roman noir ». Une première adaptation avait déjà été tournée il y a une quinzaine d'années, mais celle-ci en diffère sensiblement où loin d'atténuer le caractère inquiétant et sensuel des personnages de Dashiell Hammet, Stuart Heisler s'y est au contraire attaché.

Nuit et Jour

Après *Rhapsodie en bleue*, sur la vie de Gerschwin, et le roman d'*Al Johnson*, *Nuit et Jour* offre sous une forme d'anthologie musicale en technicolor la biographie d'un compositeur américain toujours vivant : Cole Porter, l'auteur de *la Joyeuse Divorcée* et de la *Divine Biguine*, entre autres succès mondiaux. Au départ l'idée était intéressante en elle-même, car Cole Porter, fils de gens riches et ayant toujours possédé une grosse fortune personnelle, a rencontré dans sa carrière un tout autre genre de difficultés que ses confrères. Sa dernière épreuve fut très pénible : en jouant au polo une chute lui cassa les deux jambes et l'obligea pendant des années à passer périodiquement sur la table d'opération.

Mais les scénaristes ont tellement de mal à s'évader des poncifs qu'ils ont créés eux-mêmes qu'ils n'ont pas pu s'empêcher malgré tout de raconter la vie de Cole Porter comme celle de n'importe quel autre artiste.

Denis Marion.



LES PREMIERS MALHEURS DE L'AILE EN DELTA

La destruction, le 30 septembre, de l'Avro-707, qui a percuté au sol au cours d'un vol d'essai, est le premier accident grave qui frappe la formule nouvelle de l'aile dite en « delta », du nom de la majuscule grecque dont elle rappelle la forme en plan. L'Avro-707 était un appareil expérimental transsonique qui avait soulevé beaucoup d'intérêt à la présentation annuelle de Farnborough, quelques semaines plus tôt.

Sur les avions transsoniques ou supersoniques la forme en plan de la voilure a une grande importance ; les progrès essentiels ont été la disposition en flèche du bord d'attaque et la réduction de l'allongement.

Aux faibles vitesses, la résistance aérodynamique de l'aile en flèche est supérieure à celle de l'aile droite, mais elle est moindre lorsqu'on approche de la vitesse du son ou qu'on la dépasse. Son inconvénient le plus grave est de ne pas se prêter à l'emploi des dispositifs hypersustentateurs habituels destinés à réduire la vitesse d'atterrissage.

Les voilures à très faible allongement jouissent des mêmes avantages que l'aile en flèche à l'approche de la vitesse du son. Leur traînée devient inférieure à celle que l'on obtient avec un allongement normal, mais leur portance demeure faible et elles n'avaient été jusqu'ici utilisées que pour les bombes-fusées.

L'aile en delta combine la flèche et le faible allongement. Son protagoniste a été l'ingénieur allemand Lippisch, créateur du premier avion-fusée, le chasseur Messerschmitt Me-163. Lippisch avait étudié sur cette formule l'avion expérimental L-13a, de 2.300 kilos, propulsé par statoréacteur, qui devait atteindre 1.640 km.-h. Les essais au tunnel ayant révélé une stabilité à faible vitesse tout juste acceptable, on construisit d'abord un planeur piloté de même formule. L'armistice survint avant les essais et le planeur, saisi, fut envoyé en Amérique.

Le deuxième avion à aile en delta est le Convair-7002, de 9 m. 50 d'envergure, au poids de 5.800 kilos, mû par un turboréacteur Allison J-33. Il a fait son premier vol en juin 1948 et complété depuis ses essais au centre de Muroc de l'U. S. Air Force.

L'Avro-707, qui venait d'être retiré de la liste secrète britannique au début de septembre pour sa présentation à Farnborough, n'aura pas eu la même chance que son concurrent américain. C'était un avion équipé d'un turboréacteur Rolls-Royce « Derwent », dont l'envergure de 10 mètres indique un tonnage du même ordre que le Convair-7002. Les circonstances de l'accident montrent qu'il faut incriminer probablement la stabilité et le contrôle à faible vitesse, qui seraient le point faible de l'aile en delta. On n'en conclura pas nécessairement à l'abandon de la nouvelle formule, qui semble bien être l'une des rares à pouvoir atteindre économiquement les vitesses nettement supérieures à celle du son.

C. R.

LE « FAUST » DE GŒTHE A ÉDIMBOURG

En 1749, à Francfort, naissait Johann Gœthe. C'est pour en commémorer le deuxième centenaire que la troupe du théâtre de Dusseldorf a présenté *Faust* à Edimbourg.

On se souvient que Gœthe, d'abord étudiant à Leipzig, s'adonna aux pratiques du mysticisme et s'occupa beaucoup d'alchimie avec Mlle de Klettenberg, puis étudia droit, médecine et littérature à Strasbourg, avant d'être ministre de Charles de Weimar.

Ce savant inventif, cet homme d'Etat compétent dont l'esprit a pu embrasser l'ensemble des connaissances humaines, ce poète reconnu depuis deux siècles comme l'un des génies les plus complets que l'humanité ait produits, a travaillé presque toute sa vie, de 1775 à 1831, à parfaire son *Faust*.

On connaît les sources de l'œuvre : Faust (le vrai) vécut vers 1480. De bonne heure la légende en fit un héros d'aventures étranges.

Le poème est divisé en deux parties. La première, plus accessible à la moyenne des lecteurs, contient beaucoup de souvenirs personnels mêlés aux données de la légende.

Le nœud de l'œuvre est le pari engagé entre Méphistophélès, qui se vante de ravaler Faust au niveau d'une bête, et Dieu, qui l'affirme capable par ses seules forces de triompher de la tentation. Dès lors Faust représente l'humanité entière « qui erre tant qu'elle agit » mais doit agir pour tenter d'approcher un idéal dont elle perçoit l'existence sans jamais le réaliser. Cette idée est le ressort de l'action dans la seconde partie.

C'est le célèbre acteur Gustaf Gründgens, à Berlin, qui tenait le rôle de Méphistophélès.

Faust, interprété par Horst Gaspar, m'a un peu gêné ; il n'est pas bien vieux au premier acte, ce docteur, et un tout petit peu trop beau. De telle sorte que l'on peut se demander pourquoi il éprouve le besoin de se rajeunir.

Malgré ses décors compliqués, *Faust* a été à Edimbourg ce qu'il restera toujours, un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain par la profondeur de la pensée et la beauté de sa poésie.

A.-H. Faillant.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE. THÉATRE LOUIS JOUVET

Ondine

de JEAN GIRAUDOUX

avec

DOMINIQUE BLANCHAR

LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR

LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

MONTPARNASSE - GASTON BATY

Directrice : MARGUERITE JAMOIS

NEIGES

de MARCELLE-MAURETTE et GEORGETTE PAUL

SUPERVISION CHORÉGRAPHIQUE DE

SERGE LIFAR

PIÈCES RECOMMANDÉES

Comédie - Wagram : VOYAGE A 3.

Palais - Royal : LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES (fou rire).

ATELIER

L'INVITATION AU CHATEAU

de JEAN ANOUILH

400e

COURRIER MUSICAL

La mort de Pierre de Bréville atteint tous les fervents de l'école franckiste.

Né en 1861 à Bar-le-Duc, Pierre Onfroy de Bréville se destina dès son jeune âge à la carrière musicale. Après maintes difficultés, il obtint de se consacrer à la musique. Théodore Dubois l'accueille en sa classe d'harmonie au Conservatoire ; Franck lui enseigne fugue, contrepoint, composition.

Bréville devient président de la Société nationale de musique. Bientôt d'Indy lui confie la classe de contrepoint à la Schola, et Fauré, celle de musique d'ensemble au Conservatoire.

Il mène de pair la carrière de compositeur, de professeur et de critique. Il donne à *la Revue blanche*, à *la Revue internationale de musique*, au *Mercure* des articles où il ne cesse de défendre ses idées.

Sa production musicale est assez considérable : musique de chambre et, en particulier, musique vocale, religieuse et profane, où il trouve ses meilleures réussites. La musique de scène l'attire également, il donne *Eros vainqueur*, créé en 1908 à Bruxelles. De qualité rare, la partition témoigne avec force de ce qu'il aima et défendit toute sa vie : élégance et clarté du langage, spontanéité et fraîcheur de l'expression, fermeté de l'écriture. C'est un musicien bien français qui disparaît.

L. Maurice-Amour.

ERRATA

Une erreur matérielle, dont nous nous excusons, nous a fait omettre de mentionner que les photographies parues dans notre numéro 208 du 8 octobre dernier, sous le titre : « Quand Igor Stravinsky est au pupitre », sont l'œuvre du photographe Robert S. Harrah (A. P. I. A.).

D'autre part, une coquille s'est glissée dans l'article sur Mirabeau de M. Edouard Herriot, qui a été publié dans notre numéro 209 du 15 octobre dernier. Citant le célèbre tribun nous avons imprimé : Ainsi périt le dernier des *Grecs*, au lieu de : Ainsi périt le dernier des *Gracques*.

LA CULTURE CHINOISE

Savez - vous qu'il existe un moyen facile d'obtenir des fleurs à la période de l'année où elles sont le plus rares ? C'est la culture chinoise qui vous donnera en plein hiver des coupes fleuries de narcisses odorants. Il suffit de mettre les oignons de narcisse dans un vase sur quelques cailloux et d'ajouter de l'eau de manière à atteindre la base des oignons. Laissez pendant une dizaine de jours dans un endroit obscur, puis ramenez en pleine lumière. Au bout de six semaines les fleurs apparaissent, blanches et parfumées. Si vous désirez fleurir votre « home » pour Noël ou le Jour de l'An, il vous suffira de mettre en végétation quarante-cinq jours avant les bulbes de narcisse. Point n'est besoin d'engrais. Les fleurs se conservent très longtemps. Quant aux oignons plantez-les au jardin, où ils reconstitueront leurs réserves pour la saison suivante.

CALENDRIER DES CONCERTS

ÉGLISE de la MADELEINE

Jeudi 27 octobre à 21 heures

CENTIÈME ANNIVERSAIRE DES OBSÈQUES DE CHOPIN

REQUIEM DE MOZART

Orchestre national et chœurs de la Radiodiffusion française

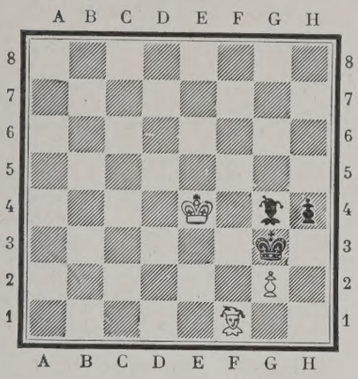
MUSIQUE DE LA GARDE RÉPUBLICAINE

Location ouverte : Eglise-DURAND

LES ÉCHECS (N° 63)

Solution de l'étude n° 64.
Fin de partie, tournoi de Saint-Sébastien 1911.

Noirs : Marshall.



Blancs : Teichmann.
Les noirs jouent et gagnent.

Les noirs, pour gagner, doivent arriver à prendre le pion blanc sans permettre au fou blanc d'occuper la diagonale ç8-h3.

1 ... Fg4-ç8; 2. Ré4-é3, Fç8-d7 ! coup d'attente (et non 1 ... Fç8-b7 ?; 2. Ff1-ç4 ! nulle car si 2 ... Fb7-ç8 ; 3. Fç4-d5 ! ; ou si 2 ... Fb7 ou Rg3×g2; 3. Fç4-é6 ! Le fou blanc ne quitte plus la diagonale ç8-h3, prêt à se sacrifier contre le pion noir s'il avance. Si le fou noir vient sur h3 ou g4, les noirs font nulle en échangeant les fous); 3. Ré3-é4 ou é2 (3. Ré3-d2, Rg3-f2; 4. Ff1-ç4, Rf2×g2; 5. Rd2-é1, Rg2-g1; 6. Fç4-f1, Fd7-é6!; 7. Ff1-b5, h4-h3; 8. Fb5-ç6, h3-h2 puis Fé6-h3 et g2 gagne) 3 ... Fd7-ç6+; 4. Ré4-é3 (ou Ré2-é3), Fç6×g2 gagne.

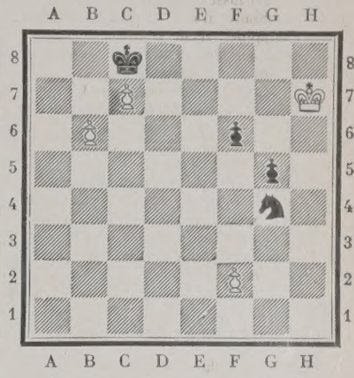
Une intéressante combinaison avec fous sur même couleur.

Le tournoi suisse 1949, qui s'est joué à Schaffhouse en juillet, a été gagné par S. Tordion. Voici une jolie partie du nouveau champion suisse, jouée dans ce tournoi le 25 juillet.

Blancs : A. Staehelin. Noirs : S. Tordion.

1. Cg1-f3, Cg8-f6 ; 2. g2-g3, g7-g6 ; 3. Ff1-g2, Ff8-g7 ; 4. ç2-ç4, 00 ; 5. 00, d7-d6; 6. d2-d4, Cb8-d7; 7. Cb1-ç3, é7-é5; 8. é2-é4, ç7-ç6; 9. h2-h3, Dd8-é7; 10. Fç1-é3, h7-h6; 11. Dd1-ç2, Tf8-é8; 12. Ta1-d1, é5×d4 ; 13. Cf3×d4, Cd7-ç5 ; 14. Tf1-é1, a7-a5 ; 15. Fé3-f4, Cf6-h5! ; 16. Cd4-f5?, g6×f5; 17. Ff4×d6, Dé7-g5; 18. h3-h4 (si 18. Fd6×ç5, f5-f4 attaque le fou blanc sur noir et démolit le roque blanc par f4×g3) 18 ... Dg5-g4; 19. Fd6×ç5, f5-f4 ; 20. Dç2-é2, f4×g3 ; 21. Dé2×g4, g3×f2+ ; 22. Rg1×f2, Fç8×g4; 23. Fg2-f3, Fg4×f3; 24. Rf2×f3, Té8-é6; 25. Fç5-d4, Ta8-é8; 26. Rf3-g4?, Té6-g6+!; 27. Rg4-f5? (coûte la qualité. Nécessaire était 27. Rg4-f3. Si 27. Rg4×h5, Fg7×d4, menaçant de mat : 28. Té1-f1, Fd4×ç3; 29. b2×ç3, Té8×é4) 27 ... Fg7× d4; 28. Td1×d4, Ch5-g7+ ; 29. Rf5-f4, Cg7-é6+ ; 30. Rf4-é3, Cé6×d4 ; 31. Ré3×d4, b7-b6; 32. Cç3-a4, Tg6-d6+; 33. Rd4-ç3, ç6-ç5; 34 Rç3-ç2, f7-f5; 35. Té1-g1+, Rg8-f7 ; 36. é4×f5, Té8-é4 ; 37. b2-b3, Té4×h4; 38. Ca4-ç3, Th4-h2+; 39. Rç2-b1, h6-h5 ; 40. Cç3-d5, h5-h4 ; 41. Tg1-g4, Td6-h6 ; 42. Tg4-é4, h4-h3 ; 43. Té4-é7+, Rf7-f8; 44. Té7-b7, Th2-é2; 45. f5-f6, h3-h2. Les blancs abandonnent.

Etude n° 65.
par Troitzky (1896).



Les blancs jouent et font nulle.

André Chéron.

RHUM ST-JAMES

DES GRANDS CRUS DE St-James AUX ANTILLES

«St-James ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.»

A 2

Médaille d'argent au Concours Lépine 1949.
En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE FRANCE...

La série « touristique » d'usage courant est à l'heure actuelle complète, la dernière valeur prévue, le 20 fr., ayant vu le jour au moment des vacances.

Comme nous l'avions annoncé, ce timbre a pour sujet une vue d'un site célèbre de la Haute-Garonne, Saint-Bertrand de Comminges (région de Saint-Gaudens). Il a été dessiné et gravé par P. Gandon.

La série de poste aérienne comprend maintenant un 500 fr., représentant une vue aérienne de Marseille. Tirée en rouge, cette vignette, comme les précédentes, est l'œuvre de Decaris. Il ne manque plus que le 1.000 fr. « vue de Paris ».

Le 4 fr. « armes de l'Anjou » a reçu la surcharge « Affranchissements Postes ».

...D'AFRIQUE DU NORD

Pour des raisons d'économie les postes du *Maroc* ont décidé que les petites valeurs de la série courante seraient désormais imprimées en *petit format*. Néanmoins elles continueront à être gravées en taille-douce.

Le nouvel ensemble comprend les valeurs suivantes : *a)* vieille porte arabe : 10 c., 50 c., 1 fr. ; *b)* fontaine : 2, 3, 5 fr. ; *c)* un jardin à Meknès : 8 et 10 fr.

Le 75e anniversaire de l'U. P. U. sera commémoré par une série spéciale.

En *Tunisie*, une vignette de bienfaisance « Œuvres de l'Enfance » a paru le 1er juin : il s'agit d'un 25 + 50 fr. vert.

Une seule valeur commémorera le 75e anniversaire de l'U. P. U.

Le territoire militaire de *Ghadamès* a maintenant sa série propre : huit valeurs poste, type unique (4, 5, 8, 10, 12, 15, 20 et 25 fr.) et deux valeurs avion (50 et 100 fr.).

J. Bellay.

L'Établissement horticole **LÉON PIN** vous conseille de planter actuellement **son colis « FLEURS DE PRINTEMPS »**. Cet assortiment, qui contient les plus jolies espèces connues, vous permettra d'obtenir une floraison extrêmement brillante dès les premiers beaux jours.

Les oignons qui le composent peuvent également être cultivés en appartement, comme sur les fenêtres, balcons, etc. Ils ne craignent pas les gelées.

En pratiquant la culture chinoise sur cailloux, décrite dans la notice jointe à l'envoi et qui ne présente aucune difficulté, il est possible d'obtenir pour **Noël** et **Jour de l'An** de magnifiques coupes de narcisses **fleuris et parfumés.**

Ce colis contient :

5 **anémones** tubéreuses variées;
5 **glaïeuls** vivaces variés;
3 **jacinthes** odorantes à grandes fleurs, en trois coloris (blanc, bleu, rose);
10 **tulipes** des Fleuristes, de tous coloris;
2 **tulipes** Perroquet à pétales déchiquetés;
10 **narcisses** odorants, spéciaux, pour culture chinoise;
5 **renoncules** de France variées.

Ce colis est offert au prix exceptionnel de **590** francs, franco à domicile.

COLIS ROSIERS A SPÉCIAL « LES DIX PLUS BELLES ROSES »

Choix extra des dix plus belles variétés modernes de roses de toutes couleurs, qui fleuriront abondamment dès la première année, de mai à novembre.

Chaque colis comprend un rosier nouveau **Ami LÉON PIN**, rose chamois teinté ocre.

Ce rosier a obtenu la médaille d'or aux expositions de PARIS et de LIMOGES; il donne les plus grosses fleurs connues.

Livrable de suite, le colis **A SPÉCIAL** est offert au prix particulièrement avantageux de **985** francs, franco à domicile.

Une notice illustrée sur les roses est jointe gratuitement.

Paiement par mandat poste ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en plus 45 francs).

Aux commandes de plusieurs colis, nous ajoutons gratuitement un Lis tigré de Chine, à belles fleurs rouge orangé ponctué de noir, pour faire bénéficier nos clients de l'économie réalisée sur l'emballage.

ÉTABLISSEMENT HORTICOLE LÉON PIN

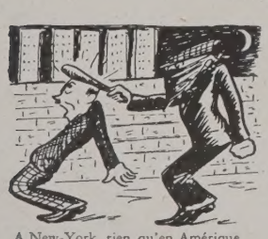
Saint-Genis-Laval, près **Lyon** (Rhône) — FRANCE
Compte Postal : 918-45 LYON

Ces colis peuvent également être envoyés dans toute l'UNION FRANÇAISE, sous emballage spécial garantissant leur bonne arrivée, sans aucune modification des prix indiqués, en francs métropolitains.

Pour l'étranger, port en plus.

73

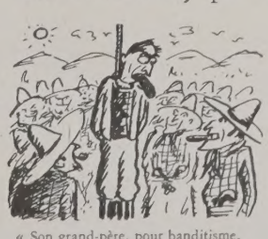
L'ÉTRANGE GANGSTER OU UN DRAME DE L'ATAVISME, par CAMI.



A New-York, rien qu'en Amérique
Ces choses-là peuvent se voir,
Un gangster, jouant de la trique,
Endormait les passants le soir.
Mais quel étrange phénomène,
Les victimes du malabar
Se réveillaient les poches pleines
De bank-notes et de dollars !

On ne parlait plus dans les « feuilles »
Que du bandit sans précédent
Qui, sans voler les portefeuilles,
Ajoutait de l'argent dedans !
Chaque nuit des badauds sans nombre
Par les agents canalisés
Recherchaient les coins les plus sombres,
Rêvant d'être dévalisés !...

Mais la police au cœur de roche,
Hélas ! un beau soir le surprit
Fourrant des dollars dans la poche
D'une victime. Et l'on apprit
Que c'était un milliardaire,
Un peu « piqué », dit son docteur,
Et voici l'extraordinaire
Récit qu'il fit au « coroner ».



« Son grand-père, pour banditisme,
« Fut pendu, dit-il gravement,
« En son descendant l'atavisme
« Se manifesta brusquement.
« Mais, afin d'excuser l'attaque
« Où l'atavisme le poussait,
« Aux victimes de sa matraque
« Il bourrait d'argent les goussets. »

Lorsque le bandit richissime
Fut pris, pour sa libération
Le syndicat de ses victimes
Fit une manifestation.
Et la foule criait, sincère :
« Rendez-nous notre cher reclus,
« Car nous risquons tous la misère
« S'il ne nous dévalise plus ! »

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 4e trimestre 1949.
Imprimeur n° 79.

Dans
le monde entier
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret
RIVOIRE & CARRET
LYON — MARSEILLE — PARIS